

MONTAIGNE ET LA PLEIADE

Being a thesis presented to the Committee
on Post-Graduate Studies of the University
of Manitoba in partial fulfilment of the
requirements for the degree of Master of Arts
by

Phyllis Gracey.

September, 1935.

CHAPITRE I

INTRODUCTION

TABLEAU DE LA POESIE DANS LA VIE INTELLECTUELLE DE LA RENAISSANCE.

On ne peut trop insister sur l'importance de la poésie dans la vie intellectuelle de la Renaissance. Dès les premières manifestations de cet esprit nouveau qu'on appelle l'humanisme, les poètes de l'Antiquité, gardés pendant tant de siècles pour leur seule valeur morale, regagnèrent leur pleine faveur. Toujours les "Mots Dorés", les recueils de "Sentences" persistaient, relique tenace du Moyen Age(1) mais peu à peu les humanistes se rendaient compte d'autres qualités également importantes de la poésie. Leur intérêt historique, c'est à dire leur intérêt pour la vie particulière des anciens, leur religion,

(1) cf. Pierre Villey, Les Sources des idées au 16^{ème} siècle. p.19:-
" Les oeuvres d'antiquité n'étaient pas seulement, comme aujourd'hui, une source de plaisirs esthétiques; elles étaient avant tout une source de connaissances, et souvent la source unique de connaissances qui apparaissaient tout à coup comme très nécessaires à la vie, et auxquelles l'autorité des anciens donnait un prix démesuré.... Il est des idées anciennes que nous ne connaissons guère que par les poètes. De plus dans l'expression de nos sentiments nos idées sont constamment impliquées. Les peintures poétiques elles-mêmes peuvent avoir une influence sur les moeurs, et par les moeurs sur l'intelligence. Le seizième siècle qui aimait tant à moraliser, tirait des renseignements même de la poésie".

leurs institutions et leur caractère, trouvait dans la poésie un terrain riche à exploiter. Ainsi s'explique la faveur exceptionnelle d'un Lucain au commencement du siècle, bientôt délaissé, il est vrai, après la condamnation de ce poète par Ronsard.

Il est curieux de feuilleter les préfaces des éditions des poètes latins données pendant les premiers soixante ans du siècle. Parfois on se croirait en plein Moyen Age: la qualité poétique ne semble pas aux premiers humanistes une raison suffisante à autoriser la lecture d'un poète. On essaie toujours de trouver dans son oeuvre d'autres qualités - des idées morales ou philosophiques, un intérêt historique ou militaire; on montre le profit à tirer de la lecture d'un tel poète. Il semble que la valeur esthétique soit moins importante à leurs yeux.

En effet, les poètes de l'Antiquité, avant de servir de modèles à la poésie contemporaine, étaient une source importante de renseignements historiques, moraux ou philosophiques pour les humanistes. Pendant tout le siècle cette idée persiste - que la poésie devait être utile aux lecteurs, qu'elle devait enseigner la vertu et servir d'instruction. Aussi Ronsard insiste-t-il sur la vertu nécessaire au vrai poète, et sur la moralité essentielle de son oeuvre, tandis que Montaigne se montre précurseur du 17^{ème} siècle par son esthétique utilitaire. La préoccupation d'esprit avec laquelle on lisait les poètes anciens avait naturellement son influence sur la poésie contemporaine.

L'idée d'imiter ces grands modèles ne tarde pas à se faire voir. D'abord les néo-latins, "reblanchisseurs de murailles" comme dira Du Bellay, se plaisaient à imiter les poètes latins dans leur propre

langue. Aveuglés par leur enthousiasme pour leurs modèles, ils essayaient de reproduire la beauté inimitable d'une poésie qui ne répondait pas aux besoins d'une civilisation moderne. "C'était le temps glorieux de l'érudition. Chaque poète était doublé d'un érudit, et chaque érudit se croyait obligé de franchir le seuil des Muses. La poésie cessait le plus souvent d'être une vocation pour devenir un métier que tout homme, avec plus ou moins de fatigue, pouvait s'approprier... Un idéal bien net les animait et une conviction ferme les poussait à le poursuivre. Dans l'avènement d'un nouveau culte, celui du beau, ils se croyaient les artisans, et, de toutes les manières, s'ingéniaient à l'être".(1)

Cette poésie néo-latine, négligée complètement aujourd'hui, ne manqua pourtant pas d'enthousiasmer les contemporains. Quelle foule de Catulles français, d'Ovides français, dirait-on à lire les louanges excessives décernées aux poètes néo-latins? D'ailleurs, malgré leur condamnation par la Pléiade (2), ils continuèrent longtemps à exister à côté de la nouvelle école à laquelle ils offraient souvent des modèles. Du Bellay surtout, néo-latin lui-même, doit la première inspiration de quelques-uns de ses meilleurs poèmes français aux néo-latins de l'Italie

(1) Murarasu, La poésie néo-latine et la Renaissance des lettres anti-
ques. p. 6.

(2) Du Bellay, Deffence, édition Chamard. I, XI, p. 149.
Ronsard, Préface posthume sur la Franciade, édition Blanchemain. III
p. 35.- "C'est un crime de lèse-majesté d'abandonner le langage de
son pays, vivant et florissant, pour vouloir déterrer je ne sais
quelle cendre des anciens, et abbayer les verbes des trépassés". etc.

et de la France.^I(3)

La poésie française avait déjà subi divers changements avant la soi-disante rénovation par la Pléiade. L'inspiration latine et italienne s'y était déjà introduite, et bien des idées "nouvelles" de la Pléiade avaient été énoncées. En effet la nouvelle école ne fit que recueillir toutes les idées, toutes les influences qui se formaient depuis le commencement du siècle, tout en condamnant, avec une main trop lourde assurément, les efforts des poètes antérieurs. En théorie elle rompit entièrement avec le passé; son but fut de faire une poésie française d'après les modèles et les théories de l'Antiquité. La tâche n'était pas facile, et les contradictions entre la théorie et la pratique se voient à chaque pas.

Le changement dans la conception de la poésie est surtout remarquable. Sous l'influence de la lecture des dialogues de Platon au Collège de Coqueret, et, encore plus important, sous l'influence du néo-platonisme de l'Ecole Florentine qui se répandait en France par les commentaires de Ficin, on se piquait d'accepter la théorie platonicienne de la poésie. Le poète ne fut plus celui qui écrivait de petits riens en vers, ni celui qui, après une longue étude des poètes latins, pouvait construire un poème bâti de demi-vers de ses prédécesseurs. Dorénavant le poète dut être quelqu'un d'exceptionnel, doué

(1) cf. Du Bellay, Jeux Rustiques. - imités de Navagero;

Remy Belleau, La Bergerie. - imitée de Sannazar;

Ronsard, Ode: Ma dame ne donne pas

Des baisers, mais des appas. - imitée de Jean

Second. etc..

Il faut remarquer d'ailleurs que dans la Deffence, Du Bellay offre Sannazar, à côté de Théocrite et Virgile, comme modèle pour l'éclogue. (édition Chamard. II, IV, pp.226-7.

d'une inspiration et d'une puissance divines. Cette idée que le premier venu ne pouvait être poète, qu'il lui fallait au contraire certaines qualités d'imagination et d'intellect, ne fut pas sans profit. Elle servit au moins à relever le nom du poète, à donner à la poésie un prestige, un honneur qu'elle n'avait pas eu auparavant en France.(1)

On acceptait donc verbalement la théorie platonicienne, ou néo-platonicienne, de la poésie; mais en réalité l'imitation des anciens ou des modernes devenait la source principale de leur inspiration. Rares sont les poèmes chez tous les membres de la Pléiade qui ne montrent aucune imitation, aucun souvenir d'un autre poète. Pour faire une poésie qui pût être comparée à celle de la Grèce, de Rome, et de l'Italie moderne, on ne voyait d'autre moyen que d'imiter les genres poétiques et les sujets déjà employés.

L'influence de l'Italie sur la poésie française fut, elle aussi, importante. La mode de l'italianisme introduite dès le commencement du siècle, se voit sous une variété de formes. La plus importante est sans doute celle du pétrarquisme qui inaugurerait les premiers grands efforts de la nouvelle école. "Vous eussiez dit que ce temps-là était du tout consacré aux Muses... Je compare cette brigade à ceux qui font le gros d'une bataille: chacun d'eux avait sa maîtresse qu'il magnifiait, et chacun se promettait une immortalité de nom par ses vers; toutefois quelques uns se trouvent avoir survécu leurs livres".(2)

(1) cf. Brunetière, Manuel d'histoire littéraire de la France? p.78: "La Pléiade a prétendu relever la dignité du poète en même temps que celle de la poésie: et elle a réussi".

(2) Estienne Pasquier; Recherches de la France, VII, VII. édition Feugère. Morceaux choisis II, pp.21-2. (M. Feugère donne ce chapitre sur la Pléiade presque en entier.)

En effet, tous les poètes se mirent à pétrarquiser à la façon de Ronsard et de Du Bellay.(1) A l'honneur d'une maîtresse, parfois fictive, ils composèrent des recueils de sonnets où les mêmes thèmes, les mêmes images se répètent sans cesse. Les sonnets de Pétrarque, et, encore plus souvent, des centaines de petits imitateurs italiens, furent traduits, imités, pillés. L'inspiration personnelle manque entièrement à cette partie de l'oeuvre de la Pléiade.

Le pétrarquisme ne garda pourtant pas longtemps sa grande faveur. Dès 1553 Du Bellay protesta contre cette mode d'imitation servile d'un genre ennemi du goût et du caractère français.(2) D'autres poètes italiens usurpaient la faveur de Pétrarque - l'Arioste, "le poète populaire de l'Europe" au 16^{ème} siècle, les poètes néo-latins, Bembo, Sannazar, Alamanni, Navagero etc... - et bientôt le Tasse devait disputer à Virgile et à Homère eux-mêmes le titre de premier poète.(3)

(1) cf. 1549- L'Olive de Du Bellay; Les Erreurs Amoureuses de Pontus de Thyard; 1552- Les Amours pour Cassandre, de Ronsard; Les Amours pour Méline, de Baif; 1555 - Quatre livres de l'Amour de Francine, par Baif. etc...

(2) Du Bellay: Contre les Petrarchistes, 1553
cf. aussi Ronsard: A son Livre, élégie au commencement du 2^{ème} livre des Amours. Ce petit poème montre également la réaction contre le pétrarquisme

(3) Du Bellay: Deffence. II, V, édition Chamard, p.235- "L'Arioste... que j'oserois (n'estoit la sainteté des vieulx poèmes) comparer à un Homere et Virgile.

M.Rathery (L'influence de l'Italie sur la Littérature Française de la Renaissance, p.40, raconte une anecdote curieuse à propos de Desportes. Un critique écrivit un livre contre lui pour prouver qu'il devait aux Italiens la meilleure partie de ses ouvrages. Nullement déconcerté il répondit: "Si l'auteur m'avait consulté, je lui aurais fourni de bons mémoires; car j'ai pris aux Italiens plus qu'il ne le dit".

Pour Le Tasse, cf. le jugement de Montaigne (Essais II, XII, p.219). "l'un des plus judicieux, ingénieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poesie, qu'autre poète Italiens aye de longtemps esté" Il faut remarquer d'ailleurs que Le Tasse, seul des poètes italiens, reçoit un jugement favorable dans les Essais.

De même la vogue des comédies italiennes continua à être importante pendant tout le siècle. Les poètes dramatiques de la Pléiade cherchaient leurs modèles dans la "comédie dell'arte" ou chez Térence. Leur succès ne fut pas grand, et la comédie resta le genre le moins réussi de toute la poésie de la Pléiade.

Quant aux autres genres de poésie, on les essaya un à un. Au commencement on voulait seulement imiter la perfection antique et transplanter dans la poésie française toutes les beautés de leurs modèles. Mais le succès de ces efforts rendaient les poètes plus audacieux; bientôt ils croyaient pouvoir égaler et même surpasser leurs modèles. L'enthousiasme contemporain n'hésita pas à décerner à Ronsard les titres les plus élogieux: il se fit nommer consécutivement l'Horace français, le Pétrarque français, le Pindare français, et on attendait avec impatience la publication de sa "Franciade" qui devait mettre pour toujours la poésie française à l'égal de celles de l'Antiquité. On ne se rendait pas compte des différences de civilisation et de caractère qui séparaient l'époque d'Homère ou l'âge d'Auguste, et la France sous Henri II et Henri III. Le poème épique, le plus long et le plus difficile des genres poétiques légués par l'Antiquité, devint le but de tous leurs efforts.(1) Ce but ne fut pas atteint puisque la "Franciade" et les imitations données par les disciples de Ronsard, ne connurent qu'un succès bien médiocre.(2) Cet échec d'un projet particulièrement cher à l'école,

(1) cf. Ronsard: Abrégé d'un Art Poétique, édition Blanchemain VII, p.317 Ronsard conseille au futur poète d'essayer sa main d'abord aux petits poèmes, mais lui fait comprendre que "le grand poème", le poème épique que doit être le but de tous ses efforts.

(2) La seule épopée qui eût quelque succès fut La Semaine de Du Bartas (1579) dont on compte trente éditions en six ans.

démontre en même temps l'échec de leur programme d'imitation. Leur enthousiasme pour l'Antiquité et pour l'Italie de la Renaissance avait aveuglé momentanément les poètes de la Pléiade. Ils s'étaient mis à l'école des trois littératures classiques, essayant un genre après l'autre. Le sonnet pétrarquiste, l'ode pindarique, le poème épique: voilà les trois grands genres exploités, et chacun, après une vogue momentanée, éprouva un pareil échec.

Le programme d'enrichir la langue française et de cultiver un vocabulaire et une langue spéciale pour la poésie devait également être abandonné à la fin du siècle. En 1550 les idées de Du Bellay sur les moyens d'augmenter et d'enrichir la langue semblaient justes; même en 1563, date de l'"Abrégé d'un Art Poétique" par Ronsard, ce programme semblait se justifier. Mais viennent Du Bartas et d'autres petits disciples qui renchérissent sur les défauts des maîtres, qui montrent un désir excessif d'introduire de nouveaux mots à tout bout de champ. Le danger n'est plus que la langue soit trop pauvre pour l'expression poétique, mais qu'elle soit tout à fait incompréhensible et que les mots empruntés à l'étranger ou formés scientifiquement d'après une racine antique, n'absorbent complètement l'ancienne langue française.

Les grandes innovations de l'école de la Pléiade aboutissaient donc toutes à un échec lamentable. Autant qu'ils avaient méprisé leurs prédécesseurs, autant le 17^{ème} siècle allait les négliger, et condamner toute leur poésie à l'oubli. Et pourtant pendant quarante ans Ronsard était le Dieu de Parnasse, le grand maître de toutes les centaines de petits poètes qui fourmillaient autour des membres de la Pléiade.

On ne peut qu'avec peine se rendre compte de l'enthousiasme contemporain. Un Tahureau proclame que "notre France est pleine d'une infinité d'Homères, de Virgiles, d'Euripides, de Senecques, de Ménandres, de Térences, d'Anacréons, de Tibulles, de Pindares etc."(1)

Encore plus excessives sont les louanges décernées à Ronsard. Estienne Pasquier, écrivant au plus fort de sa faveur, ne peut trouver des termes assez enthousiastes pour exprimer son admiration de ce poète. Lui comparer Pétrarque, même Virgile, ne semble pas suffisant. - "On ne peut assez haut louer la mémoire du grand Ronsard. Jamais poète n'écrivit tout comme lui: et toutefois, en quelque espèce de poésie où il ait appliqué son esprit, en imitant les anciens, il les a ou surmontés, ou pour le moins égalés: car quant à tous les poètes qui ont écrit en leur vulgaire, il n'a point son pareil. Pétrarque s'est rendu admirable en la célébration de sa Laure, pour laquelle il fit plusieurs sonnets et chansons: lisez la Cassandre de Ronsard, vous y trouverez cent sonnets qui prennent leur vol jusqu'au ciel... Davantage Pétrarque n'écrivit qu'en un sujet, et celui en une infinité: il a en notre langue représenté un Homère, Pindare, Théocrite, Virgile, Catulle, Horace, Pétrarque."(2)

En effet, rien ne pourrait égaler la faveur exceptionnelle dont jouissait Ronsard pendant toute sa vie, ni les éloges magnifiques dont sa mort fut témoin. Ses moindres paroles faisaient loi; ses jugements littéraires, ses idées poétiques dirigeaient les goûts et les influences littéraires du siècle. A peine, pendant la dernière décennie, voit-on

(1) Tahureau: Oraison au Roy: de la grandeur de son regne et de l'excellence de la langue française. - 6 v°. (cité chez H. Gillot:

La Querelle des Anciens et des Modernes depuis la Deffense... p. 24

(2) Estienne Pasquier: Recherches de la France. VII. VII. édition Feugère II

une légère déchéance dans l'enthousiasme pour ses oeuvres. Les excès de ses disciples firent mieux paraître la stérilité des théories de la Pléiade, les défauts dans ses procédés. Ronsard était un génie; aussi longtemps qu'il vivait, on ne voyait pas ses défauts. Tout était nouveau, merveilleux; on croyait vraiment être arrivé à la perfection antique. Il restait au 17^{ème} siècle de juger autrement, plus froidement de ses oeuvres, et de les mettre au compte d'un mauvais goût, d'une fausse interprétation de l'idéal de la poésie.

De ce changement graduel dans la faveur de la Pléiade, Montaigne est un des plus éloquents témoins. Né en 1533, il put voir les grands succès de 1550 à 1560; avant sa mort, l'échec du programme de 1550 fut déjà évident. La grande poésie, ressuscitée momentanément par Ronsard était déjà oubliée; dans les petits genres cultivés toujours par les derniers disciples, les défauts de l'école, à peine perceptibles dans les meilleures oeuvres des maîtres devenaient des défauts impardonnables. Sans se mêler aux efforts contemporains, sans être ému par l'enthousiasme dont on entourait les poètes de son temps, Montaigne sut garder son esprit critique formé à l'école de l'Antiquité. Il se met donc à part de ses contemporains par son manque d'enthousiasme pour la renaissance de la poésie française, et par sa critique de leurs procédés. Comme eux il fut nourri de la lecture des grands poètes latins, comme eux disciple ardent des théories platoniciennes de la poésie; mais il montre la réaction de la fin du siècle contre l'enthousiasme excessif dont on accueillait pendant quarante ans tous les efforts de la poésie contemporaine. Il est en quelque sorte le précurseur du 17^{ème} siècle, le critique qui avant Boileau, voulait "naturaliser l'art".

CHAPITRE II

RAPPORTS DE MONTAIGNE AVEC LA PLEIADE

Dans ce siècle de la Renaissance, épris d'enthousiasme pour la poésie, Montaigne ne fait pas exception. De même que chez ses contemporains, la lecture des poètes classiques joue un rôle important dans sa vie intellectuelle. Son éducation, particulièrement soignée par son père n'abandonna pourtant pas les grandes lignes suivies ailleurs dans l'éducation de la noblesse. La comparaison se présente surtout entre l'enseignement du jeune Montaigne et le programme d'études au Collège de Coqueret. Dans les deux cas on voit une pareille importance donnée à la lecture des poètes. Montaigne, il est vrai, suivit au moins en partie, ses penchants personnels, puisque ses précepteurs lui permettaient de s'engager dans les voies qui lui plaisaient. Un goût personnel l'amena à lire Ovide, Virgile, Térence, et les comédies italiennes; il y trouva du plaisir sans s'enthousiasmer pourtant pour l'étude. Pour lui qui, jusqu'à l'âge de six ans, ne comprenait pas un mot de français, des livres en latin, sa langue maternelle, s'offraient naturellement comme lectures de jeunesse.

De la langue grecque, par contre, il n'eut jamais qu'une connaissance d'écolier paresseux. Il avait appris les rudiments de cette langue sous son maître de latin, Horstanus, et sans doute les auteurs grecs

continuèrent-ils à figurer dans son programme d'études au Collège de Guyenne. Mais il lui aurait fallu trop d'effort pour arriver à une connaissance suffisante de cette langue, et Montaigne, ne comptait pas "se ronger les ongles" à quelque étude que ce fût. Il se contenta d'accepter les jugements d'autrui sur la littérature grecque, et de lire les grands prosateurs en traductions latines ou françaises.

Au Collège de Coqueret, l'étude fut plus sérieuse. Sous la direction du professeur Dorat, les jeunes gens se mirent avidement à l'étude des poètes grecs et latins. Ce ne fut plus le cas de trouver dans les œuvres antiques une simple distraction; on voulait les connaître à fond, ensuite s'approprier les secrets de ces grands artistes. Il n'est donc pas étonnant que Ronsard, après avoir peiné sur la lecture des plus obscurs poètes grecs, ait continué à juger la qualité d'une œuvre poétique par la difficulté de la composition. Ce fait nous explique les contradictions évidentes entre certaines de ses théories: l'inspiration divine du poète et les études préliminaires essentielles au poète.

L'éducation de Montaigne n'est donc pas bien différente de celle de ses contemporains: la poésie latine et italienne ont partout une pareille importance. Elle se distingue surtout par son caractère purement latin dans un siècle où l'Hellénisme avait d'ordinaire une place si importante dans la vie intellectuelle d'un humaniste. Ce fait peut-être nous explique-t-il en partie certains jugements de Montaigne sur la Pléiade, et son manque d'enthousiasme pour l'ensemble des grands efforts de l'école.

Vers l'époque du manifeste de la Pléiade, Montaigne était sans doute étudiant en droit à Toulouse. Cette ville était un grand centre d'humanistes dont beaucoup montraient un intérêt pour la poésie française. Il serait pourtant un peu osé d'affirmer que ses relations avec la poésie contemporaine datent de son séjour à Toulouse. On pourrait même en croire le contraire, si l'on veut mettre à cette époque la période "licentieuse" de sa vie, dont il parle dans un des "Essais". Alors, semble-t-il, il barbouillait beaucoup de papier en écrivant à ses maîtresses, et essayait sa main à la poésie latine. S'il avait été dès ce moment en contact avec les poètes de son siècle, et avec leurs nouvelles théories, la possibilité est qu'il eût lui aussi écrit en français.

Les premiers rapports de Montaigne avec les idées de la Pléiade datent certainement de ses relations avec La Boétie. Celui-ci était un des ardents petits disciples de Ronsard, ami, sinon de Ronsard lui-même, au moins de Jean-Antoine de Baif, de Dorat, de Belot, et protégé lui aussi du Cardinal Charles de Lorraine.(1) Montaigne ne pouvait

(1) Voir La Boétie: Oeuvres Complètes. - Introduction de M. Bornefon. pp. LXXIII- LXXVI, et Poemata XIV, p.218: "In Horologium Margaretae Lavaliae, ea arte compositum ut sabulum fluens videre nequeat". (Marguerite de Laval fut la première femme de Dorat.) - Poemata V, p.215: "Ad Belotium". (Belot était en même temps un ami de Ronsard et de Baif qui lui adressaient plusieurs poèmes.) - Poemata IV, p.213: "Ad Musas de antro Medoro Cardinalis Lotharingi". (Ronsard écrivit lui aussi un poème en honneur de la grotte vouée aux Muses sur le domaine du Cardinal à Meudon.) - A noter aussi que Lancelot de Carle, beau-frère de La Boétie était un ami des premières années de Ronsard.

pas rester complètement en dehors de l'enthousiasme de son ami. Lui aussi, il commença à s'intéresser aux théories platoniciennes de la poésie et aux efforts des poètes contemporains de faire une nouvelle poésie française d'après les modèles de l'Antiquité. "J'étais platonique avant de lire Platon", dit-il quelque part. Aussi se mit-il à lire les poètes français assez sérieusement à ce moment. Comment pourrait-il faire autrement quand La Boétie écrivait des pages élogieuses sur notre poésie française... faite toute à neuf par notre Ronsard, notre Baïf, notre Du Bellay, qui en cela avancement bien tant notre langue que i'ose esperer que bien tost les Grecs ni les Latins n'auront gueres, pour ce regard, devant nous sinon, possible, le droit d'aisnesse";(1) ou qu'il attaqua si amèrement un de ses collègues au Parlement de Bordeaux qui avait osé critiquer les sonnets amoureux de Ronsard.(2)

D'ailleurs les rares citations des poètes français dans les "Essais" et les appréciations assez vagues données par Montaigne sur leurs oeuvres, laisseraient croire que quelque temps s'était déjà écoulé depuis sa lecture. Nous croyons donc qu'à cette époque seulement M Montaigne lisait sérieusement Ronsard et Du Bellay. Plus tard il les feuilleta sans doute de nouveau, de même qu'il feuilletait tant de livres sans les lire sérieusement ni en tirer parti pour l'enrichissement de sa propre oeuvre.

La poésie latine, sa première lecture entre toutes, le rendait un lecteur peu enthousiaste des modernes. Dans celle-là il trouvait, à son avis, la perfection poétique, tout ce qu'on avait écrit depuis

(1) De la Servitude Volontaire, édition Bonnefou. p.43.

(2) Poemata XII, p.217.

n'étant qu'un effort futile de renchérir sur le parfait. Son intérêt dans la poésie française, éveillé au contact de l'enthousiasme de son ami en particulier, et de tous les humanistes dont il fréquentait les réunions à Bordeaux, se perdit rapidement quand il commença à lire sérieusement et à étudier à fond ses chers poètes latins. Les "Essais" ne doivent à peu près rien à la poésie contemporaine, et pourtant quel profit sut-il tirer de la poésie latine? Ce fait seul nous justifierait à affirmer que, pendant la composition des "Essais", les œuvres de la Pléiade n'étaient pas l'objet d'une étude ni même d'une lecture autre que superficielle.

Une seule citation de Du Bellay se trouve dans l'édition de 1580,⁽¹⁾ d'aucune importance d'ailleurs car elle ne fait que répéter une idée déjà exprimée dans la prose de Montaigne. Son jugement sur cet écrivain est également de 1580.

Ronsard fournit de même une seule citation. On doit remarquer ce beau passage cité par Montaigne, car c'est justement une de ces rares descriptions magnifiques qu'on trouve chez Ronsard, digne de Lucrèce par sa richesse.⁽²⁾ Evidemment ce fut un des passages dont parle

(1) Essais I, XXV, p.171; Du Bellay, Regrets. sonnet 68.

Mais je hay surtout un sçavoir pedantesque.

(2) Essais II, XII, p.249- Remontrance au peuple de France.

la lumière commune,

L'oeil du monde; et si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux,
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et gardent,
Et les faiets des humains en ce monde regardent:
Ce ~~beau~~ grand soleil qui nous fait les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertues connues;
Qui, d'un traict de ses yeux, nous dissipe les nues:
L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme;
En repos sans repos; oysif et sans sejour;
Fils aîné de nature et le père des jours.

Montaigne dans sa seule louange du poète. Malheureusement dans son oeuvre volumineuse, de pareilles imaginations poétiques ne se rencontrent pas à chaque page.

Après 1580, Montaigne ne parle plus des membres de la Pléiade, et ne les cite plus. Quelques rares passages où il parle de la poésie contemporaine n'offrent que des critiques générales de leurs oeuvres et de leurs théories.

Quand on s'aperçoit du peu d'importance de la poésie française dans les lectures et dans l'oeuvre de Montaigne, on est étonné au premier abord. Lui seul de ses contemporains ne s'enthousiasmait-il pas pour les efforts de la jeune école? Comment put-il rester en dehors d'une si vaste vague d'enthousiasme qui emportait tous dans sa course. Offrir comme seule excuse son enthousiasme pour l'Antiquité, ne suffirait pas. D'autres que lui admirait la grandeur de ces siècles anciens; d'autres que lui avaient une connaissance aussi profonde de leurs oeuvres poétiques. Ses appréciations, ses goûts latins n'étaient que communs à ses contemporains. D'autres raisons le tenaient à l'écart des modes littéraires.

Il faut d'abord se rendre compte des circonstances dans lesquelles il vivait. Après sa retraite du Parlement de Bordeaux, sa vie était plutôt solitaire. Moins de voyages à la cour royale, moins d'entretiens avec les groupes humanistes de Bordeaux.(1) Dorénavant, "au sein des Muses", comme il dit dans l'inscription latine écrite en

(1) Dans l'essai "Des Trois Commerces" (III, III), Montaigne se plaint de sa vie solitaire qui lui empêche de s'entretenir avec des hommes intelligents et intéressants.

1571, il se mit à lire sérieusement, à juger de ses lectures, et, après quelques années, à écrire ses "Essais".

Dès ce moment, semble-t-il, il n'essayait plus de suivre les modes littéraires. Seuls les livres qui lui plaisaient étaient admis au nombre de ses "hôtes familiers". Le reste, il en feuilletait les pages quand "l'ennui de ne rien faire" le saisissait. Tel fut le sort des poètes modernes. Lire des volumes entiers pour trouver quelques beaux passages "guieres esloignez" de la perfection antique, ne valait pas la peine surtout quand il pouvait lire sans plus de difficulté, leurs modèles latins.

Donc - cette exception étrange parmi les hommes de la dernière moitié du 16^{eme} siècle - le cas d'un grand écrivain, d'un lecteur enthousiaste et insatiable de la poésie qui ne fit qu'une attention passagère aux efforts des poètes contemporains. Et pourtant les quelques rares jugements portés par Montaigne sur les membres de la Pléiade, ses critiques de leurs méthodes et procédés, son acceptation et développement de quelques-unes de leurs théories - tout a un intérêt tout spécial à l'historien littéraire de la Renaissance. Les jugements d'un contemporain sont toujours intéressants; ceux de Montaigne le sont d'autant plus que ses appréciations de la poésie latine lui ont donné le titre de "père de la critique moderne".

CHAPITRE III

LA CONCEPTION DE LA POESIE CHEZ MONTAIGNE ET LA PLEIADE

Pour créer une poésie telle que l'avait conçue l'Antiquité, les poètes du 16^{ème} siècle éprouvaient immédiatement le besoin d'un traité de la poésie où la conception et les règles fussent exposées d'après les idées antiques. Trois écrivains attiraient leur attention: Aristote, dont on possédait un fragment d'un "Art Poétique"; Platon qui avait parlé de la poésie dans plusieurs de ses dialogues; et Horace dont l'épître "Ad Pisones" est en vérité un petit traité de l'"Art Poétique". Aucun des trois n'avait traité le sujet à fond, mais de la lecture de leurs oeuvres, on pouvait au moins recevoir quelques impressions générales sur les idées poétiques de la Grèce et de Rome, quelques théories qui pussent les aider dans leurs propres compositions. Chacun leur donna quelque précepte qui devait former une partie de leur programme d'enrichir et d'illustrer la langue française: Platon leur fournit une haute conception de la poésie comme du poète; Aristote la théorie d'"imitation"; Horace des idées sur la langue et sur la versification. L'apport des trois écrivains étant différent, nous les discuterons séparément.

I. ARISTOTE

Aristote, le "monarque de la doctrine moderne", (1) gardait pendant tout le 16^{ème} siècle une grande partie de l'importance qu'il avait eu au Moyen Age. Son domaine s'élargit même, car son "Art Poétique", négligé et incompris par les siècles précédents, commença dès le début de l'humanisme à étendre la même influence que sa philosophie exerçait toujours sur les autres branches du savoir.

Ronsard semble l'avoir beaucoup lu, surtout, et le recommande avec l'épître d'Horace, à tous les jeunes poètes. Il lui en resta peu de chose pourtant sauf l'idée générale, celle de l'"imitation" - que non seulement la tragédie et la comédie sont les miroirs de la vie humaine, mais que la poésie tout entière repose sur l'imitation de la nature et de la vie. Le chapitre "De l'invention" dans son "Abrégé d'un Art Poétique" développe cette idée:- "Tout ainsi que le but de l'orateur est de persuader, ainsi celui du poète est d'imiter, inventer, et représenter les choses qui sont, qui peuvent être, ou que les anciens ont estimées comme véritables".(2)

Ronsard développe donc l'idée d'Aristote; ce n'est plus chez lui la vérité de la Nature qu'on doit imiter, mais "la vraisemblance et le possible" comme il dit autrepart. L'influence d'Aristote est

(1) Essais I, XXVI, p. 187.

(2) Ronsard: Abrégé d'un Art Poétique. - édition Blanchemain VII, p. 323

est plus verbale que réelle; après avoir accepté l'idée générale, Ronsard la développe pour dire tout le contraire.

D'ailleurs d'autres théories de l'école de la Pléiade et, encore plus, les oeuvres des poètes, contredisent la théorie de l'"imitation", ou plutôt de la représentation de la Nature. En pratique on imitait la Nature à travers les poètes grecs et latins; ce procédé ne tarda pas à devenir l'imitation pure et simple de leurs prédécesseurs. Scaliger exprime très bien dans ses "Poetices", ce principe de l'école; après avoir exposé la théorie aristotélicienne, il dit: " Haec omnia quae imiteris, habes apud alteram naturam, id est Virgilium".(1) On ne trouve pas l'expression de cette idée chez Ronsard, mais tout l'esprit de son Abrégé et de ses préfaces s'y accorde.

Montaigne ne semble pas avoir lu l'"Art Poétique" d'Aristote, mais l'influence contemporaine et son propre enthousiasme pour la Nature lui firent adopter ce principe de l'art. Son premier mot sur la poésie et sur tous les arts est: "Si j'estois du mestier, je naturaliserois l'art autant comme ils artialisent la nature".(2) Dans cette phrase Montaigne formule le principe de son esthétique. La nature est notre plus beau modèle, nous dit-il; "toute belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple et naïve";(3) le mieux que nous puissions faire c'est d'essayer de reproduire autant que

(1) Scaliger, Poetices. - édition de Paris 1580. p.216.

(2) Essais III, V, p.120.- Il ne faut pas oublier le sens que Montaigne et tout son siècle donnent au mot "art". Tout en comprenant la signification moderne, le mot signifie en plus tout ce que crée l'humanité en contraste avec les effets de la nature.

(3) Essais I, XXVI, p.218.

possible la vérité de la nature.

Montaigne accepta donc la théorie de l'"imitation", probablement sans se rendre compte qu'elle lui vint d'Aristote. Sa philosophie de la Nature, son caractère personnel qui lui fit admirer le naturel et détester la recherche et l'affectation dans l'art - tout s'accordait à lui donner cette conception. Dans ses mains, d'ailleurs, elle devint une critique de l'art moderne, français et italien: de Ronsard et de son école, aussi bien que de Bembo et d'Equicola.

II. HORACE

Le petit "Art Poétique" d'Horace jouissait d'une faveur exceptionnelle pendant tout le 16^{ème} siècle. Avant la Pléiade, les poètes se plaisaient à citer l'autorité d'Horace et à suivre ses préceptes. En 1547 Jacques Peletier du Mans en donna une traduction en vers français, l'offrant comme le meilleur guide aux nouveaux poètes.

Actuellement, on y trouve peu d'idées originales ou remarquables. Horace, s'inspirant de Platon et d'Aristote, accepta leurs théories sur l'origine et la nature de la poésie sans les développer ou y ajouter rien de nouveau. On y trouva pourtant l'exposé de quelques-unes de leurs théories sur l'enrichissement de la langue - emprunt des mots à l'étranger et aux professions, création d'un vocabulaire spécial pour la poésie; sur l'importance d'une versification convenable au sujet etc.

En ce qui regarde la conception de la poésie l'apport d'Horace n'est pas important. On peut signaler quelques lieux-communs sur la différence entre le poète et le versificateur, ou des critiques aussi banales sur le mauvais poète. Le fameux conseil d'Horace de démembrer les vers pour voir si l'auteur est vraiment poète, se retrouve dans

presque tous les "Arts Poétiques" du siècle. Montaigne l'emprunta aussi, en développant de sa propre façon le thème du poète.- "Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bon poème: laissez luy allonger une courte syllabe, s'il veut; pour cela, non force; si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien fait leur office, voylà un bon poète, diray-je, mais un mauvais versificateur,

Emunctae naris, durus componere versus. (Hor. Sat. I. IV.8.)

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustumes et mesures,

Tempora certa modosque, et quod prius ordine verbum est,

Posterius facias, praeponens ultima primis,

Invenias etiam disjecti membra poetae; (Hor. Sat. I. IV. 58)

il ne se démentira point pour cela; les pieces memes en seront belles"(1)

III. LE PLATONISME ET LE NEO-PLATONISME.

De beaucoup plus d'importance est l'influence platonique et néo-platonique sur la conception de la poésie chez la Pléiade. Bien avant 1550 les théories néo-platoniques s'étaient répandues en France par l'intermédiaire de l'école florentine. Ficin, le plus important représentant de cette école, avait traduit en latin tous les dialogues de Platon

(1) Essais I, XXVI, p.219. cf. Ronsard: Préface sur la Franciade. (1587) Bl.III. p.30.- "Veux-tu savoir, lecteur, quand les vers sont bons et dignes de la réputation d'un excellent ouvrier, suis le conseil d'Horace: il faut que tu les démembrés et désassembles de leur nombre, mesure et pieds, que tu les transportes, faisant les derniers mots des premiers, et ceux du milieu les derniers. Si tu trouves, après tel désassemblément de la ruine du bâtiment, de belles et excellentes paroles et phrases non vulgaires, qui te contraignent d'enlever ton esprit outre le parler commun, pense que de tels vers sont bons et dignes d'un excellent poète".

Voir plus loin le chapitre...

auxquels il ajouta des commentaires et des interprétations. Cette traduction connut un grand succès en France, (les nombreuses éditions données au 16^{ème} siècle en font preuve) et les commentaires devinrent la source de la plupart des idées esthétiques du siècle.

Dans le cas du dialogue de l'"Ion", l'interprétation de Ficin est surtout importante. En traduisant l'ouvrage, il négligea complètement l'ironie dans les paroles de Socrate ; la théorie de la "fureur poétique" est énoncée par lui pour prouver la faiblesse du poète au prix du philosophe. En même temps il oblige le rapsode Ion, qui soutient la valeur de la poésie, à exprimer des idées fort exagérées sur l'inspiration divine du poète.

Les néo-platonistes acceptèrent à la lettre cette idée, sans s'apercevoir de l'ironie dans le dialogue, ni de l'aboutissement logique de la théorie qui ne fait rien moins que d'avouer l'irresponsabilité du poète dans toutes ses paroles. Ils n'y voyaient que la glorification de la poésie et du poète, la même haute conception de l'art qu'on trouve dans d'autres dialogues de Platon.

L'influence néo-platonique se voit même dans la traduction française de l'"Ion" donnée par Richard Le Blanc en 1546. Le titre est déjà significatif: "Le dialogue de Platon, intitulé Io, qui est de la fureur poétique et des louanges de Poesie, translaté en français par Richard Le Blanc".- Comme ses contemporains il ne se rendit pas compte de la véritable intention de l'auteur, et ne vit dans le dialogue qu'une glorification de la poésie. Egalement intéressant est l'"Epître" en tête de sa traduction: l'auteur montre que d'après Platon, la poésie

étant un don divin, doit enseigner la vertu. Ceux qui la condamnent pour des raisons morales ou religieuses, ne comprennent pas sa véritable nature.

Cette traduction française n'eût pourtant pas une grande influence. La traduction latine de Ficin, déjà répandue en France continuait à être la principale source des idées platoniciennes. Ronsard et ses amis avaient certainement lu Platon dans le texte grec au Collège de Coqueret, mais pour développer leur conception de la "fureur poétique" ils tirèrent parti aussi des explications du Florentin.

Avant 1550 "la fureur poétique" était déjà un terme courant. Rabelais en parle dès 1546 (1), et Sebilet dans son "Art Poétique" dit vaguement que la poésie est "une divine inspiration" sans développer plus loin son idée. Son traité reflète le platonisme courant à l'époque mais montre une entière incompréhension des nouvelles idées. En répétant la leçon d'Horace et de Platon, il ne manque pas d'ajouter "que le premier point de l'invention se prend de la subtilité et sagacité de l'esprit". C'est l'"Art Poétique" de l'école de Marot; on n'y trouve pas encore la conception de Ronsard et de Montaigne.

La "Deffense" de Du Bellay ne montre pas beaucoup de progrès dans l'influence platonicienne;(2) les théories, courantes depuis le commencement du siècle, restaient toujours pédantesques et étranges. Et d'ailleurs tout ce manuel des poètes entre en contradiction absolue avec l'idée de l'inspiration divine de la poésie. N'intitule-t-il pas

(1) Rabelais, III, ch. II.

(2) Du Bellay; Deffense, édition Chamard II, X, p.301.

un de ses chapitres "Que le naturel n'est suffisant à celui qui en poésie veult faire oeuvre digne de l'immortalité" (1)

Il resta à Ronsard de cueillir le fruit de l'influence platonique, de se nommer le grand prêtre d'Apollon. L'"Ode à Michel de l'Hospital" publiée en 1552 consacra au 16^{ème} siècle la théorie de la "fureur poétique", de l'inspiration divine de la poésie. Après cette date les termes platoniques devinrent les lieux-communs employés par poètes et critiques, souvent, il est vrai, sans qu'ils se rendent compte de leur pleine signification. (2) Même chez Ronsard on voit que l'enthousiasme est parfois factice, que le poète est emporté plus loin que ses modèles eux-mêmes, et, par conséquent, ne manque pas d'être un peu ridicule.

Certainement le plus éloquent disciple des théories platoniciennes

(1) Du Bellay; Deffense, édition Chamard II, III, p.193.

(2) Ronsard: Poèmes I, La Lyre. -

Car comme dit ce grand Platon, ce sage,
Quatre fureurs brûlent nostre courage,

Bacchus, Amour, les Muses, Apollon,
Qui dans nos coeurs laissent un aiguillon
Comme fressons, et d'une ardeur secrette
Font soudain l'homme et poète et prophete.
Par eux je vois que poète je suis.

Claude de Boissière: L'Art Poétique reduit en abregé. - "Autorisez vos Delphiques fureurs", dit-il, en incitant les poètes contemporains.

D'Aubigné I, p.457. (Edition Réaume.
D'Aubigné critique les poètes, petits disciples de Ronsard: - "Je n'y voy point de fureur poétique".

Théo. de Bèze: Georgiæ Buchanano. (édition complète des oeuvres de Buchanan, Lyon 1725, I. p.759.

"En tibi, mi Buchanane, duplicio in uno facto insanire luculentum specimen, ut verum esse appareat Poëtas insanire, si modo me in istius appellationis participationem admittas."

sur la poésie est justement Montaigne. Les quelques passages où il donne sa conception de la poésie sont encore plus éloquents que les emportements de Ronsard. Son initiation aux théories de la Pléiade date, nous l'avons vu, de son amitié avec La Boétie. Mais la lecture continue des grands ^{poètes} latins, et ensuite des dialogues de Platon qu'il lisait dans la traduction de Ficin, ne firent qu'affirmer ses idées de jeunesse. Toujours il se montre un peu mystique dans sa conception de cet art.

"Les saillies poétiques, qui emportent leur auteur et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons-nous à son bon heur? puisqu'il confesse luy-même qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les reconnoit venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aucunement en sa puissance".(1)

Montaigne accepte littéralement l'inspiration divine de la poésie, soit qu'il emploie le terme de "fureur poétique", soit celle de "fortune". La conviction lui reste que le poète est un être supérieur, doué de quelques qualités surhumaines, et qui crée souvent des œuvres au delà de ses propres forces.

Quelques passages ajoutés à l'exemplaire de Bordeaux sont encore plus importants, et montrent une influence de ses lectures de Platon

(1) Essais I, XXIV, p.162.- passage de 1580.
cf. aussi ibid. II, II, p.24:- "Comme aussi les poètes sont espris souvent d'admiration de leurs propres ouvrages et ne reconnoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carrière. C'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie. Et comme Platon dict,.. pour neant hurte à la porte de la poésie un homme rassis".

à cette époque. Dans l'essai "De la Vanité", il écrit: "Le poète, dict Platon, assis sur le trepied des Muses, verse de furie tout ce qui luy vient en la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser, et luy eschappe des choses de diverse couleur, de contraire substance et d'un cours rompu".(1) On peut y comparer plusieurs odes de Ronsard où le poète entreprend de raconter le progrès de la fureur poétique dans lui-même.(2) Plus éloquente, plus poétique même est la prose de Montaigne que l'emportement factice du poète qui essaie de renchérir^{sur} l'enthousiasme de Pindare.

Ailleurs Montaigne reproduit l'image de l'aimant, empruntée à l'"Ion" de Platon. Dans ce cas pourtant ce n'est plus un simple emprunt; Montaigne développe l'image, et donne en même temps son appréciation personnelle de la poésie.- "La bonne, la suprême, la divine Poésie est au-dessus des règles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une veue ferme et rassise, il ne la voit pas, non plus que la splendeur d'un éclair; elle ne pratique pas nostre jugement; elle le ravit et le ravage. La fureur qui espoingonne celui qui la sait pénétrer fiert encore un tiers à la luy oüy traicter et reciter, comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais inond encore en icelle sa faculté d'en attirer d'autres: et il se voit plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacrée des Muses, ayant premierement agité

(1) Essais III, IX, p. 283.
(2) cf. Ronsard: Ode Pindarique à la Reyne. Bl. II, p. 43.

Je suis troublé de fureur
Le poil me dresse en horreur
D'une ardeur mon âme est pleine
Mon estomac est pantois
Et par son canal ma vois
Peut se dégager à peine.

Une déité m'emmeine:
Fuyez, peuple, qu'on me laisse,
Voi-cy venir la déesse,
Je la sens entrer en moi.
Heureux celui qu'elle garde
Et celui qui la regarde
Dans son temple comme moi.

le poëte à la cholere, au deuil; à la hayne, et hors de soy, où elles veulent, frappe encores par le poëte l'acteur, et par l'acteur consecutivement tout un peuple; c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'autre".(1)

Cette image fut très courante au 16^{eme} siècle. Ronsard la développe dans son "Ode à Michel de L'Hospital", où il emprunte non seulement l'image à l'Ion, mais le commentaire de Ficin.-

Comme l'aimant sa force inspire
Au fer qui le touche de près,
Puis soudain ce fer tiré tire
Un autre qui en tire après:
Ainsi du bon fils de Latone,
Je ravirai l'esprit à moi,
Lui au pouvoir que je lui donne
Ravira les vôtres à soi,
Vous par la force Apollinée
Ravirez les poëtes saints,
Eux, de votre puissance atteints,
Raviront la tourbe étonnée.(2)

(1) Essais I, XXXVII, p.298.

(2) Ronsard: Ode à Michel de L'Hospital.- Bl.II, p.86.

cf. Platon: Ion. trad. Ficin, p.533.- Poeticus furor est occupatio quaedam a Musis, quae sortita levem et insuperabilem animam exuscitat per cantilenas aliamque poesim, ad genus hominum instruendum. Occupatio significat raptum animae et conversionem in Musarum numina... Exuscitat e somno corporis ad vigiliam mentis... exagitat, stimulat, et inflamat ad ea quae contemplatur et proesagit carminibus exprimenda. Post definitionem addit, eum qui sine furore Musarum poeticas ad fores accedit inanem esse ipsum atque eius poesim, quasi tanti sit poesis, ut absque summo Dei favore comparari nequeat".

Et voici le commentaire de Ficin qui sert à Ronsard: "Cum Deum dicit, Apollinem significat: cum Musas, sphaerarum mundi animas. Jupiter quidem mens dei est, ab hae Apollo, mens animae mundi, et

Dans le commentaire de Ficin Ronsard trouva déjà développée l'idée que Jupiter ravit Apollo, Apollo les Muses, les Muses les poètes, et les poètes leurs lecteurs. Montaigne ne s'occupe pas de toute cette mythologie antique, mais sa description plus simple de la "fureur poétique" n'en réussit pas moins à nous impressionner.

Montaigne et Ronsard se font donc tous deux avocats de la conception platonique de la poésie. Ils se plaisent à dire que la poésie est un don divin, que la fortune, le génie, l'inspiration sont nécessaires au poète. Mais où en voient-ils particulièrement les effets dans l'oeuvre du poète? Sebillet, nous l'avons vu, croyait les trouver dans une certaine subtilité d'esprit. Quelle différence y a-t-il entre sa conception et celles de Ronsard et de Montaigne?

Pour Ronsard on peut répondre sans grande difficulté. Dans la "préface posthume de la Franciade" il donne une appréciation assez étendue de l'"Enéide" de Virgile d'où il est évident qu'à son avis, l'inspiration divine de la poésie se fait voir dans la richesse des descriptions et des images.(1)

... et anima totius mundi, octoque sphaerarum caelestium animae. Quae novem animae novem Musae vocantur, quia dum caelos harmonice movent, musicam pariunt melodiam quae in novem distributa sonos... Quamobrem ab Jove, Apollo, et mens illa sicut ab Jove illustratur, sic et animas mundi sphaerarumque illustrat. Gradus autem quibus furor ille descendit, hi sunt: Jupiter rapit Apollinem, Apollo illuminat Musas, Musae suscitant et exagitant lenes et insuperabiles vatum animas, Vates inspirati interpretes suos inspirant. Interpretes autem auditeres movent.

(1) Ronsard: Préface sur la Franciade (1587). - Bl. III. PP. 15-17. - Ronsard parle de certains épisodes de l'Enéide qu'il trouve surtout excellentes - la description d'une rencontre de Vénus et Vulcain (VIII, 387) etc. Ce sont là ce qu'il appelle "les belles conceptions". D'ailleurs partout dans cette préface, aussi bien que dans son Art Poétique, il conseille l'emploi "de belles inventions, descriptions, comparaisons, qui sont les nerfs et la vie du livre".

Il ne faut pas oublier non plus que Ronsard refuse le titre de poète à Lucrèce et à Lucain qui, dit-il, traitent la science et l'histoire; en même temps il condamne tous les autres poètes comme simples "naquets de ce brave Virgile", sauf Horace dans quelques-unes de ses odes, et Catulle dans son "Athis" et aux "Noces de Pélée".(1) Evidemment le culte exclusif dont il entourait Virgile, l'amena dans ce passage à exagérer sa véritable pensée. Il n'est pourtant pas moins vrai que pour Ronsard, Virgile était le poète par excellence, et que le désir de l'égaliser, de lui voler les secrets de son art, exerça une influence considérable sur sa conception et ses théories de la poésie. L'influence de Virgile empêcha donc Ronsard de formuler les théories générales sur la poésie. Tous les préceptes qu'il donne aux poètes, ne sont en réalité qu'une appréciation de certaines méthodes, conscientes ou non, employées par Virgile.

Chez Montaigne, il nous semble, la conception platonicienne de la poésie est beaucoup plus développée. Virgile, tout en gardant le premier rang parmi les poètes, n'est plus l'objet d'un culte exclusif. Montaigne admire autant que Ronsard la perfection de sa poésie, mais en même temps il se rend compte de la valeur des autres poètes. Un passage de l'essai "Du Jeune Caton" est surtout intéressant.- "Dès ma première enfance, la poésie a eu cela, de me transpercer et transporter. Mais ce ressentiment bien vif qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus hautes et plus basses (car e'estoient tousjours des plus hautes en chasque espece) comme differentes en couleur: premierement une fluidité gaye

(1) Ronsard: Préface sur la Franciade 1587.- Bl. III, p.22.

et ingénieuse: depuis une subtilité aigüe et relevée: enfin une force meure et constante. L'exemple le dira mieux: Ovide, Lucain, Virgile!(1) Cette idée que les différentes espèces de poésie ne sont pas "plus hautes et plus basses" mais "différentes en couleur", ne se retrouve pas chez Ronsard.(2)

Les jugements de Montaigne sur Lucrèce et sur Lucain sont également importants. Il les met tous les deux au rang des grands poètes: celui-ci immédiatement après les quatre grands poètes Virgile, Lucrèce, Horace et Catulle: celui-là un peu au-dessous de Virgile dans son oeuvre entière, mais dans certains endroits son égal ou même son supérieur.(3)

Mais dans plusieurs passages Montaigne explique sa conception de la poésie. "Si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement ont bien fait leur office, voilà un bon poète".(4) Les descriptions, les images, les mots expressifs, ne sont que la forme extérieure que prennent naturellement des "plaines conceptions". Le don du poète est de voir plus clairement que le reste de l'humanité; il lui faut avoir "l'objet plus vivement empreint en l'âme"; alors il n'a plus besoin de chercher l'expression de ses idées, puisque les mots se présentent d'eux-mêmes.(5)

(1) Essais I, XXXVII, p.299.

(2) cf. Ronsard: Préface sur la Franciade (1587).- Bl. III, p.29, où il parle du "versificateur, du compositeur d'épigrammes, sonnets, satires, élégies, et autres tels menus fatras".

(3) Essais II, X, p.109; *ibid.* III, V, p.118.

(4) Essais I, XXVI, p.219.

(5) Voir l'essai "Sur des vers de Virgile", son appréciation des deux descriptions empruntées à Virgile et à Lucrèce.(III, V, p.118).- "Ce n'est pas une éloquence molle et seulement sans offense: elle

Aussi voit-il dans la poésie populaire, dans les chansons barbares un élément poétique qui permet de les comparer aux compositions antiques(1), et, dans la prose de certains grands écrivains des qualités poétiques qui les mettent au-dessus de bien des poètes.(2)

Montaigne développe donc la conception platonique de la poésie à sa conclusion logique, en acceptant ces différents genres condamnés par la Pléiade. Ronsard qui s'occupait plus de créer une poésie nouvelle et artistique d'après les modèles de l'Antiquité ne manqua pas d'éprouver une certaine difficulté à garder ses théories. Il a beau s'écrier

Par art les navigateur
En la mer manie et vire
La bride de son navire,

elle est nerveuse et solide, qui ne plaict pas tant comme elle remplit et ravit le plus les plus forts esprits. Quand je voy ces braves formes de s'expliquer, si vivves, si profondes, je ne dicts pas que c'est bien dire, je dicts que c'est bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les mots. Nos gens appellent jugement, langage; et beaux mots, les plaines conceptions. Cette peinture est conduite non tant par dextérité de la main comme pour avoir l'objet plus vivvement empreint en l'ame." cf. aussi Essais I, XXVI, p.217. - "De ma part je tiens que, qui a en l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mines s'il est muet".

- (1) Essais I, LIV, p.398. - "La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et graces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art; comme il se void es vil-laanelles de Gascongne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science, ny mesme d'escriture" et Essais I, XXXI, p.276 où il cite deux petites chansons barbares et apprécie le caractère anacréontique de l'une.
- (2) ibid. III, IX, p.283. - "Mille poètes traînent et languissent à la prosaïque: mais la meilleure prose ancienne reluit par tout de la vigueur et hardiesse poétique, et représente l'air de sa fureur... Platon est tout poétique".

Par art plaide l'orateur,
Par art les rois sont guerriers
Par art se font les ouvriers.
Telle humaine expérience
Des autres soit la labeur,
Sans plus ma sainte fureur
Polira votre science;(1)

non seulement ses oeuvres poétiques elles-mêmes, mais les théories exposées dans les Préfaces montrent le contraire.

De cette même conception élevée de la poésie vient ce qu'on appelle chez Montaigne "l'esthétique utilitaire", chez Ronsard l'idée de la vertu poétique. Les deux idées ne font en vérité qu'une seule que Montaigne regardait du point de vue du critique et du lecteur, et Ronsard de celui du poète.

Quelques préceptes donnés par Ronsard dans son "Abrégé d'un Art Poétique" nous font un peu sourire aujourd'hui. - "Or, pour ce que les Muses ne veulent loger en une âme si elle n'est bonne, sainte et vertueuse, tu seras de bonne nature, non méchant, renfrogné, ni chagrin, mais animé d'un gentil esprit; ne laisseras rien entrer en ton entendement qui ne soit surhumain et divin. Tu auras en premier lieu les conceptions hautes, grandes, et belles, et non traînantes à terre".(2)

Depuis longtemps l'idée de l'inspiration poétique a perdu son caractère de divinité d'autrefois. On ne peut qu'avec peine se figurer l'importance que Ronsard se donnait comme poète divinement inspiré.

(1) Ronsard: Ode à l'Hospital. Bl. II, p.85.

(2) id. : Abrégé d'un Art Poétique. Bl. VII, pp.318-9.
cf. aussi ses Hymnes; De l'Automne, De l'Hiver, trop longues à citer
ici.

Nulle part l'influence de Platon et de Pindare ne se voit plus souvent que dans les passages où il explique les fonctions et les vertus du poète. Il est pourtant permis de douter que cette haute conception du rôle du poète eût d'influence sur sa vie ou sur son oeuvre.

Montaigne veut que tous les arts "servent aucunement à l'instruction de nostre vie et à son usage", formulant ainsi ce qu'on appelle son "esthétique utilitaire".(1) Moins enthousiaste que les premiers humanistes qui se passionnaient pour la lecture, Montaigne se demande toujours quel profit il pourrait tirer de tel livre. La poésie elle-même n'échappe pas à cette préoccupation d'esprit, et s'il lui accorde une grande importance dans sa vie et dans le programme d'études qu'il dresse pour les enfants de la petite noblesse, c'est qu'il se rend compte du profit qu'il tire lui-même de la lecture des grands poètes latins. Ici encore il se conforme à l'esprit du néo-platonisme.(2)

IV. CONCLUSION.

Trois écrivains de l'Antiquité exerçaient donc une influence sur les idées poétiques de la Renaissance. A Aristote on empruntait la fameuse théorie de l'"imitation" de la nature; à Horace des idées sur l'enrichissement de la langue et des lieux-communs au sujet de la versification; à Platon une conception très élevée du poète et de son oeuvre. Ce sont de belles théories mais actuellement leur influence sur

(1) Essais I, XXVI, p.205. L'expression "esthétique utilitaire" est de M. Laumonier: Montaigne, précurseur du 17^{ème} siècle. - Revue d'Histoire Littéraire de la France. 1896.

(2) Montaigne a certainement lu les autres livres de Platon - Les "Lois" et la "République" surtout, négligés, semble-t-il, par les poètes du

les oeuvres poétiques eu siècle ne semble pas avoir été très grande. L'enthousiasme pour l'Antiquité et pour l'Italie moderne, le désir de créer une poésie d'après leurs modèles, la réaction contre la poésie légère et d'une inspiration personnelle, de leurs prédécesseurs - tout empêchait Ronsard et ses amis de mettre en pratique leurs grandes théories, ou même de leur donner leur développement logique.

Chose curieuse, c'est Montaigne prosateur qui énonce le mieux les grandes théories empruntées aux anciens. Evidemment il n'eut jamais l'intention d'écrire un traité de poésie à l'usage des poètes contemporains; ce sont plutôt ses idées personnelles, sa conception de la poésie que nous trouvons dans les "Essais". Mais un lecteur aussi enthousiaste de la poésie, un homme qui ne voyait rien au delà de la perfection de la Nature, accepta naturellement certaines idées de Platon et d'Aristote. L'inspiration divine de la poésie, la théorie de l'imitation de la Nature - ces deux idées surtout se trouvent énoncées dans les "Essais" avec un enthousiasme rare chez notre ami sceptique. Et ses théories, il les met en pratique dans ses appréciations et ses jugements des poètes anciens et modernes; elles ne sont pas, comme chez Ronsard, de simples théories, de grandes phrases qui ont bonne mine dans un traité de poésie. Montaigne les a bien comprises, et, si les expressions sont parfois empruntées à autrui, les idées n'en sont pas moins personnelles. Ronsard les a sans doute comprises aussi, mais des théories contraires adoptées par son école

siècle. Dans tous les Essais on ne remarque que deux passages qui montrent une différente conception de la poésie: dans l'un il laisse aux femmes la poésie qui est "un art follastré et subtil, desguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre comme elles. (III, III, p.51) Ailleurs (III, V, p.86) il veut restreindre la poésie à l'expression de l'amour. Dans l'essai "Sur des vers de Virgile", hymne à l'amour d'un voluptueux, on ne s'étonne pas de trouver cette dernière remarque. Pour l'autre, l'influence de la "République", une légère exagération de gascon - l'une ou l'autre l'explique aussi bien.

et surtout le désir de voler les secrets de l'art antique rendent ses idées platoniciennes et aristotéliennes de simples grands mots, une pose que prend le poète devant le monde.

CHAPITRE IV

LES APPRECIATIONS DE MONTAIGNE SUR LA PLEIADE

Nous avons vu la différence dans la conception de la poésie chez Ronsard et Montaigne - comment celui-ci, du même point de départ, avait porté ses théories à leur conclusion logique, tandis que Ronsard, plus occupé à "rehausser" la poésie française, et à lui donner toutes les beautés de la poésie antique, manquait parfois de conformité entre ses théories et ses oeuvres. Tout en proclamant la poésie un don divin, résultat d'une inspiration personnelle, il ne laissa pourtant pas d'écrire une poésie d'artifice. Imiter les anciens, leur voler toutes leurs beautés poétiques, apprendre chez eux les procédés essentiels à chaque genre de poésie - voilà sa manière habituelle d'écouter la voix de l'inspiration.

Il est évident qu'une poésie d'artifice, telle que l'est la plus grande partie des oeuvres de la Pléiade, ne devrait pas répondre à la haute conception que Montaigne se faisait de cet art. L'admirateur de Virgile, de Lucrèce, et d'Horace, le grand naturaliste qui appréciait la beauté naïve de la poésie populaire, ne pouvait pas goûter entièrement la poésie contemporaine.

D'ailleurs la poésie latine de l'Antiquité lui semblait très

arrivée au sommet de la perfection humaine. On ne doit pas oublier son culte exclusif de l'Antiquité en considérant ses jugements sur la poésie moderne. "Je m'apperçoy que le latin me pippe à sa faveur par sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfans et au vulgaire".(1) Oublier cette première base de sa critique littéraire, ce serait présenter ses jugements sur les poètes français sous une fausse lumière.

Avant de discuter les deux petites appréciations données par Montaigne sur Ronsard et Du Bellay, considérons un moment l'essai "De la Praesumption", (2) dans lequel se trouve la première et la plus enthousiaste de ses appréciations. Montaigne commence par donner une description de son propre caractère et par se défendre contre l'accusation d'être lui-même présomptueux. Comme exemple, il raconte ses essais de jeunesse à écrire de la poésie, bientôt délaissés, dit-il, parce qu'il ne pouvait jamais arriver à la perfection antique. Et pourtant il ne peut pas s'empêcher de penser que dans son siècle on loue et prise des compositions poétiques encore pires que les siennes.-

" Ce que je treuve excusable du mien, ce n'est pas de soy et à la verité, mais c'est à la comparaison d'autres choses pire ausquelles je voy qu'on donne credit... Je sçay un poëte à qui forts, faibles, en foulle et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend guere. Il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé, tousjours persiste; d'autant plus fort en son avis et plus

(1) Essais II, XVII, p. 412.

(2) Essais II, XVII.

roidde qu'il touche à luy seul de le maintenir".(1)

S'ensuit une véritable hymne à la grandeur antique, aux "productions de ces riches et grandes ames du temps passé" qui sont "bien loing au delà de l'extreme estendue de mon jugement et souhaict". Après encore quelques pages de confessions personnelles, d'observations sur la corruption et les désordres de son siècle, Montaigne revient à la comparaison de son époque avec l'Antiquité.- "A l'aventure que le commerce continuel que j'ay avec les humeurs anciennes, et l'idée de ces riches ames du temps passé me dégouste et d'autrui, et de moy mesme; tant y a que je ne connoy rien digne de grande admiration:... Ce que je voy de beau en autrui, je le loue et l'estime tres-volontiers; voire j'encheris souvent sur ce que j'en pense, et me permets de mentir jusques là. Car je ne sçay point inventer un subject faux. Je tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que j'y trouve de louable; et d'un pied de valeur, j'en fay volontiers un pied et demy".(2)

Après une pareille déclaration on peut mieux interpréter son appréciation des poètes français qu'il donne à la fin du chapitre dans sa liste des hommes les plus notables de son siècle.- "Il me semble aussi de la poésie qu'elle a eu sa vogue en nostre siècle. Nous avons foison de bons artisans de ce mestier-là: Aurat, Bèze, Buchanan, l'Hospital, Mont-Doré, Turnebus. Quant aux Français, je pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré où elle sera jamais; et aux parties en quoy Ronsard et Du Bellay excellent, je ne les treuve guieres

(1) Essais II, XVII, p.415.- cf. ibid. III, IX, p.217.- "L'escrivail-
lerie semble estre quelque symptome d'un siecle desbordé. Quand
escrivisnes nous tant que depuis que nous sommes en trouble?"

(2) ibid. II, XVII, pp.444-5.

esloignez de la perfection antique".(1) Deux petites phrases, froides au dernier degré, suffisent à exprimer son appréciation. Qu'elle est différente des pages éloquentes écrites à la louange des poètes latins!

Ce petit paragraphe soulève encore bien des opinions diverses. Certains critiques veulent y voir l'écho enthousiaste d'un Pasquier; d'autres un exemple de l'indulgence contemporaine, de la pauvreté de l'esprit critique au 16^{ème} siècle; d'autres encore un cas où Montaigne renchérit sur sa véritable pensée, et d'un pied de valeur fait un pied et demi(2)

Cependant, si l'on considère ce jugement dans son contexte, sans oublier le fait que Montaigne lisait très peu les poètes français et ne trouvait rien dans son siècle digne d'une grande admiration, on

(1) Essais II, XVII, p.448. cf. Pasquier: Recherches de la France, édition Feugère II, p.31.- "Ronsard est celui que je mets devant tous les autres poètes, sans aucune exception et réserve. Car ou jamais notre Poésie n'arriva, et n'arrivera à sa perfection, ou si elle y est arrivée, c'est en notre Ronsard qu'il la faut telle reconnaître".

(2) cf. Ph.Chasles: Etudes sur le 16^{ème} siècle.- "Enfin, pour consacrer à jamais la faiblesse des jugements contemporains et l'incertitude de la critique chez les meilleurs esprits, Montaigne, cet indépendant génie qui jugeait si bien son siècle, opposant d'un trait de plume Ronsard à l'antiquité entière, déclare que par ses efforts la poésie française vient de toucher les dernières limites de sa perfection possible".

P.Honnefon: Montaigne et ses amis,I, p.320.- "Quant à Ronsard et aux poètes de son siècle, si Montaigne en parle avec une admiration sans réserve, c'est, de sa part, une inconséquence. Mais on se montrait alors plus indulgent pour les poètes que pour les prosateurs".

J.Plattard: Montaigne et son temps. p.168.- Nous suivons en grande partie les indications de cet auteur qui se demande si Montaigne est sincère dans son appréciation de Ronsard, et qui montre les traits caractéristiques de leur poésie qui ne devaient pas plaire à Montaigne.

voit que cette appréciation, enthousiaste à la première vue, n'est en réalité qu'un jugement assez banal de la part d'un amateur de l'Antiquité. Ronsard et Du Bellay ont monté la poésie au plus haut degré où elle sera jamais, dit-il; mais l'impossibilité d'égaliser les auteurs antiques est un des principes de la critique de Montaigne. De même, dire que dans certains passages où ils excellent, ils ne sont "guieres esloignez" des anciens - ce n'est qu'un jugement vague, non pas une appréciation. A notre avis, rien dans ces deux phrases ne montrent un grand enthousiasme de la part de Montaigne pour la poésie française.

Pourtant Montaigne reconnaît le succès certainement plus grand des efforts de Ronsard et de Du Bellay que de leurs disciples. Dans un autre essai, il définit plus précisément ce qu'il apprécie dans leurs contemporains qui, tout en imitant les mêmes modèles et employent les mêmes procédés, n'obtiennent pourtant pas les mêmes heureux résultats. Ce passage est à la fois une appréciation des deux chefs de l'école, et une critique des petits disciples.- "Depuis que Ronsard et Du Bellay ont donné credit à nostre poésie française, je ne vois si petit apprentis qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu près comme eux." Plus sonat quam valet". Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poètes. Mais, comme il leur a esté bien aisé de reproduire leurs rithmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un et les délicates inventions de l'autre".(1)

(1) Essais I, XXVI, p.219. cf. Pasquier: Recherches de la France, édition Feugère p.24.- "Soudain que les jeunes gens s'étaient frottés à sa robe (de Ronsard), ils se faisaient accroire d'être devenus poètes". Mais Pasquier loue quand même une vingtaine des disciples de Ronsard - Baif, Belleau, Desportes, Du Bartas, etc..

Montaigne voit ce qui distingue les deux chefs de leurs imitateurs. Il leur en rend pleine justice, et en même temps flagelle cette "tourbe d'escrivailleurs" du siècle qui ne valent que par leur versification parfaite. Il est à remarquer d'ailleurs que Ronsard et Du Bellay seuls reçoivent un jugement particulier dans les "Essais". Tous les autres membres de la Pléiade sont groupés ensemble - les poètes de notre siècle, dit Montaigne - et sont critiqués ensemble sans recevoir un seul mot de recommandation.

Les appréciations de Montaigne sur les poètes contemporains sont donc rares, et ne montrent jamais une acceptation entière de leurs oeuvres. Elles témoignent d'un manque d'intérêt de sa part dans les efforts des poètes français, du moins pendant l'époque de sa vie qui voyait la composition des "Essais". Il ne pouvait pourtant pas passer complètement sous silence leurs efforts, bien qu'il lui fût également impossible d'en parler dans son essai "Des Livres", résumé de ses appréciations littéraires, ou de leur consacrer des pages aussi éloquentes que celles sur les grands poètes latins. Dans les "Essais" on ne reçoit qu'un vague écho de l'enthousiasme contemporain, amoindri encore par ses critiques sévères de leurs procédés.

CHAPITRE V

MONTAIGNE CRITIQUE DE LA PLEIADE

De beaucoup plus d'importance que les quelques rares appréciations données par Montaigne sur les poètes de la Pléiade, sont ses critiques de leurs procédés et de leurs méthodes. Nous en avons déjà remarqué quelques-unes en parlant de la conception de la poésie chez Montaigne et Ronsard, et, dans le dernier chapitre, en expliquant l'importance des deux seuls exemples de jugements favorables sur les poètes contemporains qu'on trouve dans les "Essais".

D'ailleurs la haute conception que Montaigne se faisait de la poésie lui obligea naturellement à condamner certains procédés de l'école. On n'est aucunement étonné de trouver plusieurs passages dans les "Essais" où il critique et condamne les méthodes employées par les poètes contemporains. Les défauts, à peine visibles dans les meilleures œuvres de Ronsard et Du Bellay, se montrent beaucoup plus clairement chez leurs disciples qui, faute de génie ou au moins de goût, renchérissent même sur les défauts de leurs modèles français ou étrangers.

I. LE PETRARQUISME.

La première d'une série de modes littéraires que subissait la poésie française de la Renaissance, fut celle du Pétrarquisme. Intre-

Introduite en France dès 1534 par les épigrammes pétrarquistes de Mellin de Saint-Gelays, elle commença à prendre une véritable importance vers 1550. Tout le monde se mit à pétrarquiser, suivant Ronsard et Du Bellay, et, bien que ces deux poètes ne tardassent pas à protester contre ce genre peu naturel et peu conforme au caractère français, tous les recueils de sonnets amoureux jusqu'à la fin du siècle continuaient à montrer l'influence de Pétrarque et de ses imitateurs français et italiens.

L'enthousiasme des contemporains pour cette poésie raffinée et étrange fut énorme. On croyait posséder enfin le commencement d'une grande poésie artistique. A Ronsard fut décerné le titre de Pétrarque français.(1) Il est intéressant d'ailleurs de noter le jugement d'Estienne Pasquier sur les trois livres de sonnets publiés par Ronsard. Son enthousiasme pour les "Amours de Cassandre" peut, je crois, nous indiquer une pareille opinion chez les contemporains car Pasquier était lié avec les poètes et avec toute l'élite littéraire de son temps.-- "Lisez la Cassandre de Ronsard, vous y trouverez cent sonnets qui prennent leur vol jusqu'au ciel, vous laissant à part les secondes et troisièmes Amours de Marie et d'Hélène; car en ses premières il voulut

(1) cf. Brantôme: Hommes illustres et grands capitaines français: Le grand roi Henri II, (édition Bouchet. I, p.311) Brantôme raconte un incident curieux qui montre que le succès de Ronsard, poète pétrarquiste s'était répandu même en Italie.-- "Si faut-il que je dise ce mot de M.de Ronsard, qui est: que moi étant un jour à Venise chez un des principaux imprimeurs, ainsi que je lui demandois en Pétrarque en grosse lettre, grand volume et commenté, il y eut un grand magnifique près de moi, s'amusant à lire quelque livre, qui m'oyant, me dit moitié en italien, moitié en assez bon français, car il avoit été autrefois ambassadeur en France, qui me dit: "Mon gentilhomme, je m'étonne comment vous êtes curieux de chercher un Pétrarque parmi nous, puisque vous en avez un en votre France plus excellent deux fois que le nostre, qui est M.de Ronsard".

(2) Estienne Pasquier: Recherches de la France III, III. Edition Bouchet

contenter son esprit, et aux deuxièmes et troisièmes vaquer seulement au contentement des sieurs de la cour".(1) Ce jugement curieux nous montre que, tout au rebours de nous, le 16^{ème} siècle prisait dans Ronsard justement ce qu'il avait copié de plus près.

Et Montaigne et le Pétrarquisme? Un seul jugement condamne toute cette poésie qui jouait un rôle si important dans le programme de la Pléiade, et, en même temps, leurs modèles italiens.- "Je voy que les bons et anciens Poètes ont évité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques elevations Espagnoles et Petrarchistes, mais des pointes mesmes plus douces et plus retenues, qui font l'ornement de tous les ouvrages Poétiques des siècles suyvens... Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont dequoy rire(2) par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent; ceux-cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps... Tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition, qui en tiennent escole, pour ne pouvoir représenter le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des sauts perilleux et autres mouvemens estranges et bate-leresque."(3)

Montaigne critique donc tout le pétrarquisme soit en Italie, soit en France. On aurait été fort étonné, d'ailleurs de trouver dans les "Essais" une appréciation de cette poésie trop raffinée qui manque entièrement de vrais sentiments, et, chez la Pléiade, d'originalité.

(1) Estienne Pasquier: Recherches de la France VII, VII.- édition Feugère.

(2) rire: c'est à dire - plaire, être agréable.

(3) Essais II, X, p. 110.

Les mêmes thèmes, les mêmes images et métaphores se répètent sans cesse; et les sentiments ne pourraient guère plaire au voluptueux Montaigne.

II. L'IMITATION DES PREDECESSEURS.

Le célèbre jugement de Boileau sur Ronsard que sa muse parlait grec et latin en français(1), est plus qu'à moitié vrai. Il oublie simplement de dire qu'il parle aussi italien et français. Ce jugement, quelque exagéré qu'il soit, s'applique à la langue employée par Ronsard et, encore plus, à la matière de ses oeuvres et aux théories de l'école. Une connaissance profonde de l'Antiquité était, aux yeux des poètes, le premier pas indispensable si on voulait créer soi-même une grande poésie. Du Bellay écrivait dit:- "Je confesse et soutiens celui ne pouvoir faire oeuvre excellente en vulgaire, qui soit ignorant de ces deux langues, ou qui n'entende la latine pour le moins... D'autant que l'amplification de nostre langue ne se peult faire sans doctrine et sans erudition, je veux bien avertir ceux qui aspirent à ceste gloire, d'imiter des bons auteurs Grecs et Romains, voire bien Italiens, Espagnols et autres: ou du tout n'escrive point, sinon à soy!" (2)

(1) Boileau: Art Poétique. - (chez Darmesteter et Hatzfeld: Le 16^{ème} siècle en France. I, p. 99.) Ronsard qui le suivit (Marot) par une autre méthode, Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode, Et toutefois longtemps eut un heureux destin. Mais sa muse, en français, parlant grec et latin, Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque, Tomber de ces grands mots le faste pedantesque.

(2) Du Bellay: Deffense, édition Chamard II, III, p. 147.
cf. Peletier: Art Poétique (cité chez Du Bellay: Deffense, p. 148). - "Je soutiens estre impossible proprement parler ni correctement ecrire notre langue sans acquisition de toutes deux (les langues latines et grecques), ou bien... de la latine pour le moins.

De même Ronsard conseille au futur poète:- "Tu seras studieux de la lecture des bons poètes, et les apprendras par coeur autant que tu pourras";(1) ou ailleurs il se vante que ses vers sont incompréhensibles à celui qui ne connaît pas la littérature grecque et latine(2). Une connaissance profonde de l'Antiquité poétique, l'imitation des genres et des procédés employés dans la poésie grecque, latine ou italienne - voilà le programme de la nouvelle école. Leur vue s'arrête là. Rendre en français le poème épique d'après Homère et Virgile, l'ode d'après Pindare et Horace, le "doux hendecassylabe" d'après Catulle, l'épigramme d'après Théocrite, Virgile et Sannazar, le sonnet pétrarquiste d'après les poètes italiens - les mêmes projets dirigent les efforts de toute l'école.

La qualité humaniste d'une telle poésie ne déplaisait sans doute pas à Montaigne, nourri de la lecture des grands poètes latins. Mais

(1) Laudun d'Aigalliers, disciple de Ronsard, écrit à la fin du siècle le véritable Art Poétique de la Pléiade. Toutes les théories et les procédés de l'école y sont exprimés, souvent en des termes fort exagérés. cf. Art Poétique IV, I.- " Il faut pour estre bon poëte, estre versé es langues grecques et latine, pour avoir tousjours accours aux poëtes anciens, comme à Homere, Pindare, Hesiodé, à Virgile, Catulle et autres poëtes qui ont excellé, lesquels il est requis d'imiter en ce qu'ils ont bien fait".- et ibid. I, III.- "L'on pourra imiter les poëtes Grecs, Latins, et Français tant anciens que modernes, Homère pour la comparaison, Virgile pour la belle invention, Horace pour la facondité des sentences et paroles choisies, car ce sont eux desquels nous tirons tout le plus beau que nous avons en nostre langue Française".

(1) Ronsard: Abrégé d'un Art Poétique.- Bl.VII, p.319.

(2) cf. Ronsard: Odes.- Bl. III, p.252.

Les François qui mes vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
En lieu de ce livre ils n'auront
Qu'un pesant fardeau entre les mains.

ce n'est pas là une poésie d'inspiration personnelle, et d'ailleurs les passages ainsi empruntés ou traduits montrent la faiblesse de l'écrivain moderne.- "Les écrivains indiscrets de notre siècle... parmi leurs ouvrages de néant, vont semant des lieux entiers des anciens auteurs pour se faire honneur... Cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pâle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent...

"Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage. J'avois trainé languissant après des paroles Françaises, si exangues, si descharnées et si vuides de matière et de sens, que ce n'estoient voirement que paroles Françaises: au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une pièce haute, riche et eslevée jusqu'aux nuës. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eust esté excusable: c'estoit un précipice si droit et si coupé que, des six premières paroles, je conneuz que je m'envolois en l'autre monde".(1)

Un autre inconvénient résulte de cette habitude des contemporains de "piller Thèbe et saccager la Pouille": on ne sait jamais quand il faut les louer, quand une belle image, une riche invention est vraiment à eux.- "Nous autres, qui avons peu de pratique avec les livres sommes en cette peine que, quand nous voyons quelque belle invention en un poëte nouveau, quelque fort argument en un prescheur, nous n'osons pourtant les en louer que nous n'ayons pris instruction de quelque

(1) Essais I, XXVI, pp. 188-9.

sçavant si cette piece leur est propre ou si elle est estrangere; jusques lors je me tiens tousjours sur mes gardes".(1) Ce passage, écrit vers 1586, est certainement trop modeste. Après plus de quarante ans de "commerce", comme il dit, avec les poètes latins, Montaigne était certainement capable de reconnaître les emprunts à la poésie latine. Il ne faut pourtant pas oublier que tout en suivant en théorie les modèles des grands poètes classiques, en pratique les membres de la Pléiade imitaient encore plus souvent les petits poètes italiens, ou les néo-latins de l'Italie et de la France. Ceux-ci étaient plus faciles à imiter; ils avaient déjà choisi dans le vaste champ de la poésie antique ce qu'ils croyaient pouvoir transplanter dans une poésie moderne. Le triage fut déjà à moitié fait, et les poètes de la Pléiade n'hésitaient pas à en faire leur profit.

Montaigne n'accepta donc pas cette poésie d'imitation malgré certaines qualités qui, semble-t-il, devaient plaire à tout humaniste. Ce seul jugement condamne presque toute la poésie de l'école qui, nous l'avons vu, acceptait comme théorie principale, l'imitation des prédécesseurs. Le précepte de Du Bellay de se nourrir de la poésie ancienne et puis écrire des oeuvres personnelles, fut bientôt oublié. Représenter la nature d'après la façon d'Homère, de Virgile, etc., devint dans leur esprit, synonyme d'imiter ces mêmes poètes.

Si l'on considère par exemple la préface posthume de la "Franciade"

(1) Essais III, VIII, p.209.- Cette méfiance de la part de Montaigne explique peut-être en partie la rareté et la froideur de ses jugements sur les poètes contemporains. Ayant reconnu lui-même certains emprunts aux poètes latins, il se doute que leurs oeuvres ne soient également des imitations.

on y trouve toute une série de préceptes au futur poète épique inspirée tout simplement par la lecture de l'"Enéide" de Virgile. La naïveté de cette petite étude nous frappe dès le début; pour écrire un grand poème épique, dit Ronsard, il suffit de bien imiter Virgile - de suivre le même ordre des événements, d'employer des images et des métaphores fréquentes, de ne pas oublier le profit qu'on peut tirer de la description des boucliers, des songes etc.(1)

Il semble que le 16^{ème} siècle ait hérité d'une partie de ce manque de sens historique qu'on se plaît à montrer dans les oeuvres du Moyen Age: peindre les héros de l'Antiquité en costume contemporain dans les miniatures, ou essayer d'introduire des genres littéraires qui appartiennent à une autre époque de la civilisation, à d'autres peuples - on n'y voit pas un grand progrès. Le poème épique, l'ode pindarique, les deux grands genres de poésie par lesquels Ronsard comptait spécialement enrichir la littérature française, ces deux genres n'étaient que des erreurs historiques.

La réaction de Montaigne contre le procédé d'imitation employé par ses contemporains, nous fait déjà entrevoir l'échec du programme

(1) cf. Ronsard; Preface sur la Franciade (1587) Bl. III, 17.- "Les excellents poètes nomment peu souvent les choses par leur nom propre".
ibid. p.20.- "Le poète bien avisé, commence son oeuvre par le milieu de l'argument, et quelquefois par la fin".- (On peut comparer à ce passage, le jugement très puéril, mais conforme à l'esprit de l'école, donné par Laudun d'Aigaliers sur Lucain.- Art Poétique IV, IX.- "Il ne faut jamais commencer son oeuvre par le commencement de l'histoire et la poursuivre jusqu'à la fin comme a fait Lucain et autres Poètes, qui pour cela sont tenus au rang des Historiens et non des poètes".- L'exagération de ses disciples montre la conséquence logique des théories de Ronsard).
ibid.p.20 "Il poursuit son argument - tantôt par personnages parlant les uns aux autres, tantôt par songes, prophéties et peintures insérées contre le dos d'une muraille et des harnois, et principalement des boucliers, ou par les dernières paroles des hommes qui meurent, ou par

de l'école et sa condamnation par le 17^{ème} siècle. Les poètes du 16^{ème} siècle avaient été trop audacieux; ils avaient cru pour le moment à la possibilité de se lever au-dessus des anciens par la seule imitation des oeuvres de ceux-ci. A la fin du siècle, leur échec fut déjà évident. La grande poésie dont avait rêvé Ronsard, fut complètement abandonnée; le poème épique, but principal de l'école pendant vingt ans, n'avait connu qu'un succès médiocre; on retournait déjà à l'inspiration chrétienne, délaissée par le 16^{ème} siècle pour celle de l'Antiquité.(1)

III. L'INSPIRATION CHRETIENNE.

Il serait très difficile de mesurer l'exacte étendue de l'inspiration chrétienne dans les oeuvres de Du Bellay et de Ronsard, mais en tout cas elle ne fut pas grande. Elle s'alliait d'ailleurs facilement avec le platonisme et avec le culte de l'Antiquité, de sorte qu'on a peine à les distinguer l'un de l'autre. Cependant l'inspiration

augures et vol d'oiseaux et fantastiques visions de Dieu et de Démons, ou monstrueux langages des chevaux navrés à mort". etc...

(1) cf. Michiels: Histoire des idées littéraires. pp.24-5. M.Michiels parle des écrivains de la Renaissance. - "Ils avaient préparé un grand nombre de coffres, mais ne savaient qu'y mettre. Les moines, les papes, la Sorbonne, l'Inquisition, les violences de toute nature, avaient dégoûté du christianisme et du moyen âge. Il fallait autre chose, et l'on n'avait rien... Pour sortir de cette position intolérable, on fut contraint d'emprunter aux nations voisines, ou de dépouiller les morts. Les Français imitèrent l'Italie et l'Espagne, mais surtout les Anciens. Ce fut un véritable pillage. Nos poètes, nos prosateurs se trouvaient moralement bannis de la France, expulsés des temps modernes, comme ces hardis chevaliers, qui, pour rétablir leur fortune, allaient conquérir de lointains royaumes, ils se créaient loin du sol natal une seconde patrie".

chrétienne ne fit pas partie du programme originel de l'école, et marque déjà chez les maîtres le changement graduel dans l'opinion publique. Le grand enthousiasme pour l'Antiquité s'était en partie calmé; en regardant les oeuvres françaises du siècle, on commençait à comprendre la futilité de tous les ornements humanistes empruntés à la poésie ancienne, et à vouloir une poésie personnelle et moderne qui exprimât leurs propres sentiments et idées. Le christianisme rejeté de la poésie dès le commencement de l'humanisme, se trouva de nouveau en faveur.

Toute une série de poèmes d'une inspiration sacrée s'étend depuis la traduction des "Psaumes" par Marot et les poèmes mystiques de Marguerite de Valois, jusqu'aux derniers disciples de Ronsard. Comme oeuvres originelles on peut remarquer certains poèmes dans le "Bergerie", de Belleau(1), "Judith", et "La Sepmaine", de Du Bartas(2), et les "Poésies Chrétiennes", de Desportes(3).

De même on trouve un courant de tragédies religieuses(4), relique des mystères du Moyen Age. Elles étaient surtout importantes parmi

(1) Publiée en 1565, la première "Bergerie" de Belleau est un recueil de petits poèmes d'une nature très diverse parmi lesquels on remarque plusieurs d'un caractère religieux.

(2) "La Sepmaine" de Du Bartas, publiée pour la première fois en 1579 eût un succès énorme surtout parmi les Protestants et à l'étranger. Pasquier en dit "Jamais chose ne fut plus utile au peuple que les deux Semaines du seigneur Du Bartas". Les éditions se succédaient avec une telle rapidité que la jalousie de Ronsard fut suscitée.

(3) Publiées en 1593.

(4) On peut remarquer surtout:

1551 - Théodore de Bèze: Abraham Sacrifiant.

1566 - Des Masures: David, combattant, fugitif, triomphant.

1567 - F.Chrestien: traduction du Jephthé de Buchanan.

1571 - Jean de La Taille: Saül Furieux, et Les Gabéonites.

1580 - Lecoq: Cain.

1583 - Garnier: Les Juives. etc..

parmi les Protestants et dans les Collèges où les étudiants les jouaient en même temps que des tragédies d'une inspiration antique.

Pasquier signale la pièce de Théodore de Bèze, dans son appréciation de la poésie de la Pléiade.- "Il composa sur l'avènement du roi Henri II en vers français, le sacrifice d'Abraham, si bien retiré au vif, que, le lisant, il me fit autrefois tomber les larmes des yeux".

La traduction des "Psaumes", commencée par Marot, fut continuée à plusieurs reprises pendant le siècle. La version la plus importante est celle de Théodore de Bèze, donnée vers 1550, et qui remplaça celle de Marot dans l'Eglise Protestante. D'autres encore donnèrent des traductions des "Psaumes", du "Cantique des Cantiques", ou de l'Ecclésiaste - Baif, Desportes, Duperron, Bertaut, Florent Chrestien, Belleau, Lancelot de Carle etc..

L'inspiration religieuse donc, si elle ne joue pas de rôle dans le programme originel de la Pléiade, exerce pourtant une influence sur les oeuvres de l'école(1). De plus en plus on demandait dans la poésie l'expression des sentiments modernes et, par conséquent, réels - des sujets plus intéressants et plus conformes à la civilisation moderne, que la mythologie antique. Dès 1575 Loys Le Roy incite les poètes français à quitter les fictions païennes condamnées même par les Anciens. "Si furent blasmees par les gens de bien et religieux de ce temps

(1) Certains poèmes de Ronsard montre des pensées religieuses mais si on les considère bien, on verra que ce sont presque tous des polémiques qui ne prouvent aucun vrai sentiment religieux de la part du poète, et où les souvenirs bibliques et mythologiques se trouvent mélangés d'une manière très curieuse. cf. son Institution de l'Adolescence du Roi, ses Discours etc.) Chez Du Bellay on peut remarquer certaines odes dans ses Antiquitez et ses Regrets où l'inspiration chrétienne se confond parfois avec un mysticisme platonique.

(de l'Antiquité), les fables impertinentes que Homere et Hesiodé, et les autres Poëtes avoient escriptes des Dieux, proposans leurs formes, aages, sexes, transformations, vestemens etc... Platon ne leur donnoit lieu en sa "Republique" à cause de telles impietez absurdes... Et pourtant ie m'esmerveille des Poëtes du jourd'huy, qui pour se rendre plus semblables par imitation aux anciens, remettent sus telles fictions Payennes, ne considerans la religion chrestienne en laquelle ils sont eslevez aliene de toute superstition, et les moeurs de leur temps; ausquelles chacun escrivant en vers et en prose, se doit principalement accomoder".(1)

Vauquelin de la Fresnaye, écrivant à la fin du siècle l'"Art Poétique" de la Pléiade, montre le progrès qu'a fait cette idée depuis la "Deffense" de Du Bellay. Il conseille l'emploi des sujets chrétiens pour le théâtre au lieu de l'histoire grecque et romaine; païenne de forme, chrétienne de sentiment, telle devrait être la tragédie moderne.

Montaigne, qui se montre sous tant de rapports en avance de son siècle par ses critiques de la poésie contemporaine, semble garder sur cette question l'attitude des humanistes catholiques de 1550. A son avis, les sujets religieux ne devraient pas être traités dans la poésie, et encore moins devrait-on traduire la Sainte Ecriture et mettre dans les mains de tous les "Psaumes" de David.- "Ce n'est pas

(1) Essais I, LVI, p.407.

sans raison, ce me semble, que l'Eglise defend l'usage promiscue, temeraire et indiscret des saintes et divines chansons que le Saint Esprit a dicté en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions qu'avecque reverence et attention pleine d'honneur et de respect... Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmy ses vains et frivoles pensemens, s'en entretienne et s'en jouë"(1)

Dans le même essai il s'en prend à ceux qui veulent introduire la religion dans tout ce qu'ils écrivent.- "J'ay veu aussi, de mon temps, faire plainte d'aucuns escriis, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de Theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison: Que la doctrine divine tient mieux son rang à part, comme Royne et dominatrice: Qu'elle doibt estre principale par tout, point suffragante et subsidiaire; Et qu'à l'aventure se tireroient les exemples à la grammaire, Rhetorique, Logique plus sortablement d'ailleurs que d'une si sainte matiere, comme aussi les arguments des Theatres, jeuz et spectacles publiques".(2)

Montaigne critique donc cette tendance littéraire de la fin du siècle de substituer l'inspiration chrétienne à l'inspiration purement antique. On ne peut d'ailleurs expliquer ce jugement seulement comme scrupule religieux; la religion ne jouait pas un rôle assez important dans sa vie pour que nous puissions accepter à la lettre ses raisons. Au contraire plusieurs circonstances semblent témoigner

(1) Essais I, LVI, p. 407.

(2) ibid. p. 410.

d'un désir de sa part de garder sa vie personnelle hors de l'influence de l'Eglise, tout en se conformant extérieurement à ses dogmes. Ce fait semble mieux expliquer son jugement sur la poésie et le théâtre religieux.

IV. LA LANGUE DE LA PLEIADE.

Le manifeste de 1550 explique le but de la nouvelle école - d'enrichir et illustrer la langue. Dans l'esprit des poètes ces deux idées s'alliaient en quelque sorte parce qu'ils croyaient que le seul fait qu'il n'y avait pas encore de chef-d'oeuvre de la littérature française, expliquait la pauvreté et la faiblesse de la langue. Comme dira Montaigne: " Nostre langage escoule tous les jours de nos mains et depuis que je vis s'est altéré de moitié... C'est aux bons et utiles escrits de le clouer à eux, et ira son credit selon la fortune de nostre estat".(1)

Vouloir enrichir leur langue, était un désir louable de la part des poètes de la Pléiade; les moyens qu'ils proposaient étaient eux-mêmes bons au moment, et aidèrent certainement au développement de la langue moderne. Un chef-d'oeuvre poétique de l'époque, avant les exagérations des derniers disciples, aurait suffi à couronner tous leurs efforts. Mais Ronsard, malgré un certain nombre de petits poèmes bien réussis, n'eût pourtant pas assez de génie pour donner un grand

(1) Essais III, IX, p.266.

chef-d'oeuvre qui aurait fixé pour toujours la langue et l'inspiration poétiques. Aujourd'hui on ne voit que l'avortement de tant de beaux projets, l'échec des théories de l'école.

Voyons d'abord ce que Montaigne écrit en 1586 au sujet de la langue française. "Le maniement et emploite des beaux esprits donne pris à la langue, non pas l'innovant comme la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estinant et ployant. Ils n'y aportent point des mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent et enfonceent leur signification et leurs usages, luy aprennent des mouvements inaccoustumés, mais prudemment et ingenieusement. Et combien peu cela soit donné à tous, il se voit par tant d'escrivains françois de ce siècle. Ils sont assez hardis et dédaigneux pour ne suyvre la route commune; mais faute d'invention et de discretion les pert. Il ne s'y voit qu'une miserable affectation d'estrangeté, des déguisements froids et absurdes qui, au lieu d'eslever, abbattent la matiere. Pourveu qu'ils se gorgiassent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace: pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux.

"En nostre langue je trouve assez d'estoffe, mais un peu faute de façon: car il n'est rien qu'on ne fit du jargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un genereux terrain à emprunter: et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Je le trouve suffisamment abundant, mais non pas maniant et vigoureux suffisamment. Il succombe ordinairement à une

(1) Essais III, V, pp. 110-20.

puissante éonception"(1)

Même en 1586 donc un des grands écrivains du siècle trouva la langue française trop faible pour l'expression de ses idées. Mais en même temps il voit les résultats malheureux des théories de la Pléiade. Plus d'emprunts aux louanges étrangères, dit-il; nous avons assez de matériel si nous pouvons apprendre à nous en servir. Les dialectes,⁽²⁾ la langue des métiers offrent un terrain abondant qu'on devrait cultiver.

Cette solution du problème d'enrichir la langue n'était pas nouvelle. Ronsard avait déjà dit: "Tu pratiqueras bien souvent les artisans de tous métiers"(3); et ailleurs: "Tu sauras dextrement choisir et approprier à ton oeuvre les mots plus significatifs des dialectes de notre France, quand même tu n'en auras point de si bons ni de si propres en ta nation; et ne te faut soucier si les vocables sont gascons, poitevins, normands, lyonnais, ou d'autres pays, pourvu qu'ils soient bons".(4) Cependant on ne semble pas avoir écouté ce sage conseil du poète; ses autres théories sur l'enrichissement de la langue trouvaient beaucoup plus de faveur.

Mais cette "miserable affectation d'étrangeté" dont parle Montaigne, de quoi s'agit-il? - Il s'agit évidemment de toutes les autres innovations de l'école - des autres théories qu'on trouve chez Ronsard et Du Bellay, et qui sont la cause des exagérations des

(1) Essais III, V, pp. II9-20.

(2) cf. Essais. I, XXVI, p. 220 "Que le Gascon y aille, si le français n'arrive pas".

(3) Ronsard: Abrégé d'un Art Poétique. - Bl. VII, p. 321.

(4) Id. Ibid.

des disciples. Ronsard avait beau conseiller la modération et même montrer une assez grande modération lui-même dans leur emploi;; ses disciples, faute de goût et de génie, continuaient à renchérir sur les défauts de leur maître.

L'emprunt aux langues anciennes et étrangères était surtout un procédé dangereux. La mode de l'italianisme ne manqua pas de laisser sa marque sur la langue française, spécialement sur celle de la cour utilisée en grande partie par les poètes. Des protestations véhémentes ne tardèrent pas à se faire entendre(1), et avec le déclin du pétrarquisme après 1550, cette influence devint beaucoup moins importante.

L'influence du grec et du latin était plus considérable et continuait pendant tout le siècle à trouver une grande faveur auprès des humanistes. Ronsard conseille d'emprunter à ces deux langues, n'offrant qu'une seule règle: que les mots soient doux à l'oreille. Il remarque pourtant le danger de ce procédé, et les excès de latinisme où se plaisent certains de ses contemporains, et, encore une fois, il conseille la modération.(2)

(1) H. Estienne: Conformité de la langue grecque - Préface. - édition Feugère p.19. (cité chez Darnesteter et Hatzfeld: Le 16^{ème} siècle en France.p.130.) Estienne parle de "ce langage François bigarré et qui change tous les jours de livrée selon que la fantaisie prend ou à Monsieur le Courtisan ou à Monsieur du Palais de l'accoustæer... ce François desguisé, masqué, sophistiqué, fardé et affecté à l'appetit de tous autres qui sont aussi curieux de nouveauté en leur parler comme en leurs accoustremens... ce François Italianisé et Espagnolisé".

(2) Ronsard: Abrégé d'un Art Poétique. Bl.VII, p.337.- "Je te veux encore avertir de n'écorcher point le latin, comme nos devanciers, qui ont trop sottement tiré des Romains une infinité de vocables étrangers vu qu'il y en avoit d'aussi bons en notre propre langage. Toutefois, tu ne les dédaigneras, s'ils sont déjà reçus et usités d'un chacun. Tu composeras hardiment des mots, à l'imitation des Grecs et Latins, pourvu qu'ils soient gracieux et plaisants à l'oreille, et n'auras souei de ce que le vulgaire dira de toi, d'autant que les poètes, comme les plus hardis, ont les premiers forgé et composé les mots, lesquels pour être beaux et significatifs ont passé par la bouche des orateurs

Dans l'oeuvre de Ronsard on remarque un nombre considérable de grecismes et de latinismes, mais, pour lui rendre pleine justice, il les emploie d'ordinaire plus rarement et plus heureusement que ses disciples. D'ailleurs les poèmes dans lesquels ils se trouvent demandent un certain air antique que Ronsard croyait pouvoir donner par l'imitation non seulement du sujet et du genre, mais aussi de la langue. Aussi trouve-t-on dans les "Hymnes", dans les "Odes Pindariques", et dans d'autres grands poèmes d'une inspiration élevée, des exemples nombreux d'épithètes latines ou grecques de noms et de lieux, et de mots-composés en imitation des épithètes homériques. Ce sont surtout les mots de ces deux espèces que l'on reproche à Ronsard.

Cependant le jugement de Montaigne sur ses contemporains ne s'explique pas par l'usage modéré que fit Ronsard de ses emprunts au latin et au grec. Avant 1586 Du Bartas et De Moneins avaient publié leurs oeuvres qui auraient suffi seules à montrer le danger de certaines théories de l'école. D'eux on peut vraiment dire avec Montaigne que "pourvu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace". Et pourtant Du Bartas au moins connut un grand succès au 16^{ème} siècle; au moment où écrivait Montaigne, il disputait le premier rang même à Ronsard. Le public lettré, discipliné par les préceptes

(1) et du vulgaire, puis finalement ont été reçus, loués et admirés d'un chacun. J'ai entendu par plusieurs de mes amis que si ceux qui se mêlaient de la poésie, les plus estimés en ce métier, du temps du feu roi François et Henri, eussent voulu sans envie permettre aux nouveaux une telle liberté, que notre langue en abondance se fut en peu de temps égalée à celle des Romains et des Grecs.

de Ronsard, semble avoir été prêt à accepter toute nouveauté. Les œuvres de Du Bartas leur en offrit une quantité en matière de vocabulaire.

Le jugement de Montaigne sur la langue de la Pléiade est donc fort intéressant. Autant humaniste que les poètes, il n'approuve pourtant pas leurs théories d'innovation. Il semble comprendre mieux qu'eux qu'une langue est une chose vivante qui s'enrichit naturellement par l'usage et non pas l'introduction de nouveaux mots empruntés à l'étranger. Les poètes de la Pléiade, oubliant ce fait, croyaient pouvoir enrichir leur langue par des moyens artificiels.

V. LA VERSIFICATION.

En étudiant l'influence d'Horace sur la conception de la poésie qu'au 16^{ème} siècle nous avons déjà remarqué ce lieu-commun sur les poètes et les versificateurs qui se trouve dans tous les traités de poésie du siècle, et également dans les "Essais". Dans le développement que donne Montaigne à cette idée, on pourrait voir un jugement sur les poètes de son temps. Ils voulaient bien "démembrer" leurs vers pour voir si tous les mots sont riches et poétiques, mais ils croyaient en même temps à l'importance d'une versification soignée. "Tu seras laborieux à corriger et limer tes vers, et ne leur pardonneras non plus qu'un bon jardinier à son ente, quand il la voit chargée de branches inutiles ou de bien peu de profit,(1) dit Ronsard; ailleurs il donne des préceptes

(1) Ronsard: Abrégé d'un Art Poétique. - Bl. VII, p.319.

minutieux de versification pour que la poésie puisse être accompagnée de la musique(1).

On peut accuser les poètes de la Pléiade de manque de goût, de génie poétique même, mais on ne peut pas nier leur habileté à manier la versification. Ronsard surtout excella dans le choix des rythmes et la variété infinie des strophes. A aucune autre époque avant le 19^{ème} siècle on ne trouve une pareille richesse et souplesse dans la versification.

Il y avait pourtant un certain danger à donner une grande importance à une versification correcte car on encourageait ainsi les versificateurs. Montaigne remarque bien que sauf Ronsard et Du Bellay, les autres poètes sont plutôt versificateurs que poètes et réagit contre ce procédé de la Pléiade. Laissez-lui allonger une syllabe, dit-il; on peut être bon poète et mauvais versificateur. Bien qu'il reconnaisse l'avantage que puissent donner des vers bien tournés, (2) il n'hésite pas à préférer au simple versificateur, celui qui écrit en prose des conceptions poétiques. Par cette idée il se sépare entièrement des théories de la Pléiade, quoiqu'en vérité il développe à sa conclusion logique une des théories acceptées par l'école.

-
- (1) Ronsard: Abrégé d'un Art Poétique. - Bl. VII, p.320. - "A l'imitation de quelqu'un de ce temps (lui-même), tu feras tes vers masculins et féminins tant qu'il te sera possible, pour être plus propres à la musique et accord des instruments, en faveur desquels il semble que la poésie soit née: car la poésie sans les sentiments, ou sans la grâce d'une ou plusieurs voix, n'est nullement agréable, non plus que les instruments sans être animés de la mélodie d'une plaisante voix".
- (2) cf. Essais I, XXVI, p.187. - "Tout ainsi que la voix, contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble il que la sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie, s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vive secousse".

VI. LE THEATRE.

Le seul jugement de Montaigne sur le théâtre moderne, italien et français condamne les auteurs dramatiques d'un manque d'originalité.- "Il m'est souvent tombé en fantaisie, comme en nostre temps, ceux qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens, qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule Comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la deffiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces: il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer; et n'ayant pas du leur dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse".(1)

Le manque d'originalité est justement le pire défaut de la "comedia dell'arte" et des essais dramatiques des poètes de la Pléiade. Ceux-ci surtout, ne se contentant pas d'emprunter leurs arguments à Boccace et aux poètes dramatiques de Rome, imitaient encore les pièces italiennes(2) qui, malgré leur faiblesse de construction et d'intérêt, jouissaient d'une vogue extraordinaire en Italie et en

(1) Essais II, X, p. IIO.

(2) cf. (Les pièces les plus réussies par l'école.)

I567 - Le Brave de Baïf (imitation du Miles Gloriosus de Plaute)

I565 - L'Eunuque de Baïf (traduction de Térence)

L'Andrienne de Baïf (traduction de Térence)

I560 - Les Ebahis de Jacques Grevin (imitation indirecte de l'Italie)

D'autres pièces encore montrent l'influence indirecte des comédies italiennes sur les caractères, l'intrigue, etc...

France. Cependant les efforts dramatiques de la Pléiade ne connurent pas un grand succès. Il manquait à tous les écrivains du siècle, sauf Montaigne, un intérêt de psychologues. Leurs comédies par résultat, montrent toujours des caractères figés dans des situations également figées. On peut avec raison dire que, faute de génie dramatique, ils encombraient leurs pièces d'une série d'intrigues scabreuses pour divertir le peuple.

CHAPITRE VI

CONCLUSION

Après avoir étudié tous les rapports de Montaigne avec la Pléiade, on est étonné du peu de place qu'il lui donne dans ses lectures. La poésie contemporaine ne l'aide aucunement dans ses Essais, et pourtant de la poésie latine il sait tirer de quoi enrichir et la matière et la beauté artistique de ses compositions. Avant de lire ses appréciations et ses critiques sur les poètes contemporains, on s'attend à le trouver un juge sévère et peu enthousiaste.

Les quelques passages où il parle de la Pléiade ne font qu'affermir nos premières impressions. Avec beaucoup de difficulté, semble-t-il, il reconnaît le succès de Ronsard et Du Bellay dans certaines parties de leurs oeuvres, et leur supériorité incontestable à leurs disciples. Mais dans le même chapitre il n'oublie pas de condamner tout son siècle, et d'écrire une véritable hymne à la grandeur antique. Dans un pareil contexte la petite phrase d'appréciation perd toute sa valeur.

Plus souvent il ne peut résister au désir de critiquer les défauts que même une lecture rapide et superficielle fait voir dans les oeuvres des poètes contemporains. Leurs efforts lui paraissent tellement

au-dessous de la perfection antique, et éloignés de la vraie poésie, qu'il peut à peine leur donner le nom de poètes. Le procédé d'imitation surtout montre chez eux un manque de génie poétique et de goût. Ils ne se rendent pas compte que par ce moyen ils ne font que mettre en relief la faiblesse de leur propre inspiration.

Montaigne reproche surtout aux poètes modernes et à tous les poètes depuis les grands classiques latins, de vouloir renchérir sur la perfection antique. Ils choisissent naturellement les traits plus brillants, les plus frappants qu'ils imitent, essayant de surpasser leurs maîtres. Ainsi font les pétrarchistes; ayant reçu un idéal poétique de l'Antiquité, ils se mettent à le développer. Le grand Pétrarque lui-même n'échappe pas à cette condamnation: à l'avis de Montaigne, sa poésie trop raffinée est déjà la production d'un âge décadent. Les pointes, les subtilités, les imaginations fantastiques - tels sont les défauts qu'il voit dans l'oeuvre des pétrarquistes, italiens et français.

D'autres théories ou procédés encore sont critiqués par Montaigne. L'emploi de sujets religieux, bien que ni Ronsard ni Du Bellay ne le conseillent, se voit dans une certaine mesure chez tous les poètes de la Pléiade, et à la fin du siècle devient un des principes des derniers disciples. Montaigne n'approuve pas ce procédé et conseille aux poètes de trouver ailleurs leur inspiration.

Les nouvelles théories sur l'enrichissement de la langue ne suscitent pas non plus son enthousiasme. Il avoue avec les poètes que la langue française est pauvre, qu'elle a besoin d'être enrichie,

mais il ne peut pas approuver les moyens adoptés par ses contemporains. Au lieu d'introduire de nouveaux mots à tout instant comme font les "écrivains indiscrets de notre siècle", il veut qu'on apprenne à se servir des richesses naturelles de la langue, à développer la signification des mots, et à créer de nouvelles métaphores et images en empruntant à la langue des métiers. C'est la voix de la sagesse même qui gronde les enfants trop audacieux et peu raisonnables du siècle.

Une certaine conception très élevée de la poésie qu'on trouve chez Montaigne, lui vient en partie sans doute des nouvelles théories introduites par la Pléiade. Mais la lecture de Platon, son propre enthousiasme pour la poésie, et son long "commerce" avec les grands poètes latins - tout s'accorde à lui donner ces mêmes idées, et, dans ses mains, les théories platoniciennes sont développées à leur conclusion logique et ne restent pas comme chez Ronsard de simples belles phrases pour impressionner le public. Chez Montaigne leur influence se voit partout où il parle de la poésie - idées esthétiques, jugements et appréciations.

Montaigne est donc loin de répéter l'enthousiasme d'un Estienne Pasquier. Dans les "Essais" on ne voit qu'un vague écho du succès de l'école, amoindri encore par les critiques sévères passées par l'auteur sur certains de ses procédés et de ses théories. Mais à cause même de ce manque d'enthousiasme, il est intéressant de considérer ce que Montaigne dit au sujet de la Pléiade, de voir la différente façon dont il comprend et développe les idées platoniciennes et aristotéliciennes, car sous beaucoup de rapports il se montre en

avance de son siècle. Examinant plus froidement que ses contemporains, il discerne les défauts de la poésie moderne.

Evidemment Montaigne n'est pas toujours juste dans ses jugements. Il se montre parfois trop sévère; condamne d'une main trop lourde peut-être tous les disciples de Ronsard et de Du Bellay. On peut même lui reprocher son manque d'intérêt pour la poésie française, et son culte, exagéré peut-être, de l'Antiquité. Mais d'ordinaire, il faut l'avouer, son critérium de jugement, la poésie latine, lui permet d'apprécier avec une grande justesse les défauts et les qualités des poètes français. L'intérêt de ses appréciations est d'autant plus grand qu'ils sont uniques dans son siècle.

BIBLIOGRAPHIE

I. EDITIONS DES AUTEURS DU 16^{ème} SIECLE.

Du Bellay: Deffence et illustration de la langue française.- édition critique de H.Chamard. Paris 1904, in.8°.

Du Bellay: Oeuvres Complètes.- Paris 1903, in.4°.

La Boétie: Oeuvres Complètes.- édition de M.Bonnefon. Bordeaux et Paris 1892, in.4°.

Laudun d'Argaliers: L'Art Poétique Français.- édition critique de J.Dedieu. Toulouse 1909, in.8°

Loys Le Roy: De la Vicissitude.- Paris 1583, in.8°

La Popelinière: L'histoire des histoires.- Paris 1599, in.8°.

Montaigne: Essais .- édition de P.Villey. Paris(Alcan) 1922-3. 3 vol. in.12°.

Pasquier: Recherches de la France.← édition de Léon Feugère. Paris 1849, 2 vol. in.12°.

Pelletier du Mans: L'Art Poétique.- Lyon 1555, in.8°.

Ronsard: Oeuvres Complètes.- édition de M.Blanchemain. Paris 1858, 7vol. in.18°.

Scaliger: Poetices.- (S.L.) 1586, in.8°.

Vauquelin de la Fresnaye: Art Poétique.- édition critique de Pellissier, Paris 1885, in.16°.

II. OUVRAGES DE CRITIQUE.

Baschet: Les comédiens italiens à la cour de France sous Charles IX, Henri III, Henri IV, et Louis XIII.- Paris 1882, in.16°

Bellanger: Histoire de la traduction en France.- Paris 1903, in.12°

Bonnefon (Paul): Montaigne, l'homme et l'oeuvre.- 2^{eme} édition, Paris 1928, 2 vol. in.16°

Bourciez: Les moeurs polies et la littérature de cour sous Henri II.- Paris 1886, in.8°.

Brunetière: Evolution des genres dans la littérature. T.I.- L'évolution de la critique depuis la Renaissance.- Paris 1890, in.16°

Chamard (H.): Joachim du Bellay.- Lille 1900, in.8°.

Champion: Introduction aux Essais de Montaigne.- Paris (Colin), 1900 in.16°.

Charbonnel (J.Roger): La pensée italienne au 16^{eme} siècle et le courant libertin.- Paris 1917. in.8°.

Chasles (Emile): La comédie en France au 16^{eme} siècle.- Paris (Didier) 1862, in.8°.

Chimard (Gilbert): L'exotisme américain dans la littérature française au 16^{eme} siècle.- Paris (Hachette) 1911, in.16°.

Cougney (M.E.): Des représentations dramatiques dans les collèges au 16^{eme} siècle.- Paris 1868, in.8°.

Delvaille (Jules): Essais sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la fin du 18^{eme} siècle.- Paris 1910, in.8°

- Egger (Emile): L'Hellénisme en France.- Paris 1869, 2 vol. in.8°.
- Franchet (H.): Le poète et son oeuvre d'après Ronsard.- Paris 1923, in.8°
- Frémy (Ed.): L'Académie des derniers Valois.- Paris 1887, Gr.in.8°.
- Gandar: Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare.-
Metz 1854, in.8°.
- Gofflot (L.V.): Le théâtre au collège du moyen âge à nos jours.-
Paris 1907, in.8°.
- Gillot (Hubert): La querelle des anciens et des modernes depuis la
Défence... - Paris (Champion) 1914, in.8°.
- Goutchkoff (Th.): Les vues esthétiques de Montaigne.- Paris (Sansot)
1907, in.12°
- Hervier (Marcel): Les grands écrivains du 16^{eme} et du 17^{eme} siècles
jugés par leurs contemporains.- Paris (Delaplane) 1911, in.16°
- Lancaster (H.C.): The French tragi-comedy, the origin and development
(1552- 1628).- Baltimore 1907, in.8°.
- Lefranc (Abel): Histoire littéraire de la Renaissance.- Paris 1902, in.8°
- Laumonier (P.): Montaigne, précurseur du 17^{eme} siècle.- Revue d'histoire
littéraire de la France, 1896.
- Laumonier (P): Ronsard, poète lyrique.- Paris 1923, in.8°.
- Mathorez (J.): Les Italiens et l'opinion française à la fin du 16^{eme}
siècle.- Paris 1914, in.8°
- Merrill (R.V.): The Platonism of Joachim du Bellay.- Chicago 1923, in.8°.
- Mignon (M.): Etude sur le théâtre français et italien de la Renaissance
- Paris (Champion) 1923, in.8°.
- Moet: Des opinions et des jugements littéraires de Montaigne.- Paris
1859, in.8°

- Murarasu (D.): La poésie néo-latine et la Renaissance des lettres antiques en France.- Paris 1926, in.16°.
- Mustoxidi: Histoire de l'esthétique française.- Paris 1920, in.8°.
- Nolhac (Pierre de): Ronsard et l'humanisme.- Paris 1921, in.8°.
- Plattard (Jean): Montaigne et son temps.- Paris (Boivin) 1933, in.8°
- Pieri: Pétrarque et Ronsard.- Marseille 1895, in.8°.
- Rathery: L'influence de l'Italie sur les lettres françaises.- Paris 1853, in.8°.
- Saintsbury: A history of criticism and literary taste in Europe. Tomes I, II.- Edinburgh. 1900, 1902, in.8°.
- Spingarn (J.E.): A history of literary criticism in the Renaissance.- New York (Macmillan) 1899, in.16°.
- Storer (W.H.): Virgil and Ronsard.- Paris 1923, in.8°
- Vianey: Le pétrarquisme en France.- Montpellier 1909, in.8°.
- Villey (Pierre): Le 16^{ème} siècle. Les Sources des idées.- Paris Plon-Nourrit) 1912, in.16°.
- Villey (Pierre): Les Sources et l'Evolution des Essais de Montaigne.- Paris (Hachette) 1908, 2 vol. in.8°.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
CHAPITRE I - Introduction - Tableau de la poésie dans la vie intellectuelle de la Renaissance.....	1
CHAPITRE II- Rapports de Montaigne avec la Pléiade.....	11
CHAPITRE III- La conception de la Poésie.....	18
chez Montaigne et la Pléiade	
CHAPITRE IV - Les Appréciations de Montaigne sur la Pléiade..	37
CHAPITRE V - Montaigne critique de la Pléiade	
1. Le Pétrarquisme.....	43
2. L'imitation des prédécesseurs.....	46
3. L'inspiration chrétienne.....	51
4. La langue de la Pléiade.....	56
5. La versification.....	61
6. Le Théâtre.....	63
CHAPITRE VI - Conclusion.....	65
Bibliographie.....	69